LE PETIT DUC

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

HENRY MEILHAC ET LUDOVIC HALÉVY

MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

LE PETIT DUC

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance,
le 25 janvier 1878.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DES MÊMES AUTEURS

FORMAT GRAND IN-18

BARBE-BLEUE, opéra-bouffe en trois actes	2 »
LA BELLE HÉLÈNE, opéra-bouffe en trois actes. . . .	2 »
LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS, opéra-bouffe trois actes..	2 »
LA BOULE, comédie en quatre actes	2 »
LE BOUQUET, comédie en un acte	1 50
LES BREBIS DE PANURGE, comédie en un acte . . .	1 50
LE BRÉSILIEN, comédie en un acte.	1 50
LES BRIGANDS, opéra-bouffe en trois actes.	2 »
CARMEN, opéra-comique en quatre actes	1 »
LE CHATEAU A TOTO, opéra-bouffe en trois actes . . .	2 »
LA CIGALE, comédie en trois actes	2 »
LA CLÉ DE MÉTELLA, comédie en un acte	1 50
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN, comédie en un acte . .	1 50
LE FANDANGO, ballet-pantomime en un acte.	1 »
FANNY LEAR, comédie en cinq actes	2 »
FROUFROU, comédie en cinq actes	2 »
GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN, op. trois actes..	2 »
L'INGÉNUE, comédie en un acte	1 50
LOULOU, vaudeville en un acte	1 50
MADAME ATTEND MONSIEUR, comédie en un acte . .	1 50
LA MI-CARÊME, folie en un acte	1 50
LE PASSAGE DE VÉNUS, leçon d'astronomie en un acte.	1 50
LA PÉRICHOLE, opéra-bouffe en trois actes.	2 »
LA PETITE MARQUISE, comédie en trois actes. . . .	2 »
LE PHOTOGRAPHE, comédie en un acte	1 »
LE RÉVEILLON, comédie en trois actes	2 »
LE ROI CANDAULE, comédie en un acte	1 50
LES SONNETTES, comédie en un acte	1 50
TOTO CHEZ TATA, comédie en un acte	1 50
LE TRAIN DE MINUIT, comédie en deux actes. . . .	1 50
TRICOCHE ET CACOLET, vaudeville en cinq actes. . .	2 »
LA VEUVE, comédie en trois actes	2 »
LA VIE PARISIENNE, opéra-bouffe en cinq actes . . .	2 »

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

LE
PETIT DUC

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

HENRY MEILHAC & LUDOVIC HALÉVY

MUSIQUE DE

CHARLES LECOCQ

DEUXIEME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

PERSONNAGES

LE DUC DE PARTHENAY	Mlle	JEANNE GRANIER.
DE MONTLANDRY.	MM.	VAUTHIER.
FRIMOUSSE		BERTHELIER.
DE NAVAILLES.		URBAIN.
BERNARD		CALISTE.
DE MONTCHEVRIER.		ELIM.
DE TANNEVILLE		BOVET.
DE CHAMPVALLON		HERVIER.
DE MÉRIGNAC		DEBERG.
DE NANCEY		DESCLOS.
DIANE DE CHATEAU-LANSAC. . . .	Mmes	DESCLAUZAS.
LA DUCHESSE DE PARTHENAY. . .		MILY MEYER.
ROGER, page		LÉA D'ASCO.
GÉRARD, id.		PICCOLO.
JULIEN, id.		PANSERON.
GONTRAN, id.		RIBE.
HENRI, id.		DIANIE.
GASTON, id.		DAVENAY.
HÉLÈNE, demoiselle d'honneur		LASSELIN.
MLLE DE LA ROCHE-TONNERRE		Demoiselles nobles de Lunéville.
MLLE DE CHAMPLATRÉ		
MLLE DE SAINTE-ANÉMONE		
MARGOT		Cantinières.
MANON.		
PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE . . .		
DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE . . .		
NINON		
NINETTE . . . , ...		
MARION.		
MARIETTE.		

Le 1er acte, à l'Œil-de-Bœuf au château de Versailles.
Le 2e acte, au pensionnat des demoiselles nobles de Lunéville.
Le 3e acte, au camp.

Commencement du XVIIIe siècle.

Mise en scène de M. PAUL CALLAIS, régisseur général au théâtre de la Renaissance. — Divertissement réglé par M. MÉRANTE. — Costumes dessinés par M. THOMAS. — Décors de M. CORNIL.

S'adresser pour l'autorisation de jouer à MM. PERAGALLO et ROGER, agents généraux de la société des auteurs, 30, rue Saint-Marc.

S'adresser pour toute la musique à M. BRANDUS et Cie, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

LE PETIT DUC

ACTE PREMIER

La salle de l'Œil-de-Bœuf, au palais de Versailles.

SCÈNE PREMIÈRE

SEIGNEURS et GRANDES DAMES, puis LES PAGES et LES DEMOISELLES D'HONNEUR.

CHŒUR

SEIGNEURS et GRANDES DAMES.

Il est l'heure et dans un instant,
Tout pleins d'une ardeur sans seconde,
Nous allons défiler devant
Devant le plus grand roi du monde.

LES SEIGNEURS.

Sur nos augustes nuques
Ajustons nos perruques,

LES GRANDES DAMES

Donnons des airs badins
A nos vertugadins...

REPRISE DU CHŒUR

Car nous allons dans un instant,
Etc., etc.

LES SEIGNEURS.

Voici venir messieurs les pages
Et les demoiselles d'honneur...

LES GRANDES DAMES.

Ils ont de drôles de visages,
Les six pages de monseigneur...

Entrée cérémonieuse des pages et des demoiselles d'honneur; chaque page menant une demoiselle et la regardant d'un air langoureux

LES PAGES.

Notre cœur soupire
La nuit et le jour.
Sans oser le dire,
Nous mourons d'amour.

LES DEMOISELLES.

Vraiment, messieurs, vous voulez rire,
A votre âge parler d'amour...

LES PAGES, s'agenouillant aux pieds des demoiselles d'honneur.

Notre cœur soupire
La nuit et le jour...

LES DEMOISELLES et LE CHŒUR.

Vraiment, messieurs, vous voulez rire.

LES PAGES.

Sans oser le dire,
Nous mourons d'amour!...

LES DEMOISELLES et LE CHŒUR.

A votre âge parler d'amour!...

LES PAGES.

Nous mourons d'amour!

HÉLÈNE.

Allez, vous êtes des enfants!

LES PAGES.

Qu'a-t-elle dit?

LE CHOEUR.

Elle a dit: des enfants!...

LES PAGES, se relevant.

Relevons-nous alors, et soyons insolents!

ROGER.

I

Puisqu'avec de la politesse
On est traité de haut en bas,
Nous verrons si la hardiesse
Obtient de meilleurs résultats!
Et ne bronchez pas, prenez garde,
Ou sarpejeu!
Nous vous traitons à la housarde,
Par la morbleu!

LES PAGES.

Et ne bougez pas, prenez garde,
Etc., etc.

GÉRARD.

II

Ce baiser que d'un air de reine
Vous avez refusé, mill' z'yeux,
Nous le prendrons, et pour la peine,
Au lieu d'un, nous en prendrons deux!
Et ne bronchez pas, prenez garde,
Ou sarpejeu!
Nous vous traitons à la housarde,
Par la morbleu!

LES PAGES.

Et ne bougez pas, prenez garde,
Etc., etc.

LES DEMOISELLES.

Voyez-vous ça, voyez-vous ça,
Qui nous délivrera de ces garnements-là!

ENSEMBLE

LES PAGES.

Vous aurez beau crier holà!
L'on vous embrassera,
L'on voûs adorera,
L'on vous épousera,
Voilà!...

LES DEMOISELLES.

Holà, messieurs, holà, hola
Qui donc nous défendra,
Qui nous protégera,
Qui nous délivrera,
Holà!...

LE CHŒUR

Si vous parlez sur ce ton-là,
L'on vous consignera,
L'on vous enfermera
Et l'on vous calmera,
Voilà!...

La terreur des demoiselles d'honneur ne doit pas être une terreur sérieuse. — Toute l'introduction doit être jouée et chantée très-gaiment. — Entrent Montlandry et Frimousse.

SCÈNE II

Les Mêmes, MONTLANDRY et FRIMOUSSE.

MONTLANDRY.

Qu'est-ce à dire, messieurs les pages?

FRIMOUSSE.

Nous avons donc envie d'être mis au pain sec, d'être enfermés dans le cabinet noir?

ROGER.

C'est une injustice!... on nous reproche d'être des enfants...

MONTLANDRY.

Dame!... à quinze ans!

GÉRARD.

Et le petit duc de Parthenay, qui hier encore était notre camarade, quel âge a-t-il donc?

MONTLANDRY.

Le même âge que vous!

JULIEN.

Et cependant on lui permet d'avoir une femme!

FRIMOUSSE, scandalisé.

Oh!

ROGER.

Ici même, à la chapelle de Versailles, on va dans un instant célébrer son mariage avec haute et puissante demoiselle Blanche de Cambry...

MONTLANDRY.

Il est vrai que le futur époux est un peu jeune... mais il y a de la politique là-dessous... il y a des raisons, des raisons sérieuses.

GASTON.

Ça nous est bien égal les raisons sérieuses...

GÉRARD.

On marie le petit duc, nous voulons que l'on nous marie, nous aussi...

ROBERT.

Nous voulons épouser les demoiselles d'honneur, na!...

TOUS.

Oui.

FRIMOUSSE.

Eh bien! mais il faudra en parler à leurs familles...

MONTLANDRY.

En attendant, je vous engage à les prendre bien gentiment par la main et à vous joindre au cortége. (On entend sonner au dehors les douze coups de minuit.) Minuit sonne et c'est à minuit que le mariage doit avoir lieu.

FRIMOUSSE.

Et n'oubliez pas qu'en sortant de la chapelle, vous aurez l'honneur de défiler devant...

JULIEN.

Oui... oui... nous savons.

REPRISE DU CHŒUR

L'heure sonne et dans un instant,
Tout pleins d'une ardeur sans seconde,
Nous allons défiler devant
Devant le plus grand roi du monde!

Sortie générale. — Frimousse et Montlandry restent en scène.

SCÈNE III

MONTLANDRY, FRIMOUSSE.

MONTLANDRY.

Eh bien! mon cher homme noir, mon cher savant en us...

FRIMOUSSE.

Eh bien! mon cher batteur de fer...

MONTLANDRY.

Vous n'allez pas à la chapelle?

FRIMOUSSE.

Non, ces augustes époux reviendront ici tout à l'heure pour le bal... j'aime mieux attendre leur retour...

MONTLANDRY, en riant.

Vous êtes vexé?

FRIMOUSSE.

Moi?

MONTLANDRY.

Et je le comprends... grâce à ce mariage, vous voilà sans place!

FRIMOUSSE.

Comment? sans place!...

MONTLANDRY.

Dame! n'étiez-vous pas le précepteur du jeune duc?

FRIMOUSSE.

En effet! j'étais son précepteur tout comme vous étiez, vous, son instructeur militaire... Vous lui appreniez ce que c'est qu'une embuscade, une escalade; je lui faisais, moi, décliner rosa, la rose, rosæ, de la rose.

MONTLANDRY.

A la bonne heure, mon cher Trissotin; mais, une fois marié, j'ai grand' peur que votre élève n'envoie promener...

FRIMOUSSE.

Je ne sais pas, c'est possible. En attendant, je vous demanderai la permission de vous faire observer...

MONTLANDRY.

Quoi donc, mon aimable Caritidès, quoi donc?

FRIMOUSSE.

Je vous demanderai la permission de vous faire obser-

ver que je ne m'appelle ni Trissotin ni Caritidès. J'ai reçu de mes bons parents un nom...

MONTLANDRY.

Ça c'est vrai, vous vous appelez Frimousse...

FRIMOUSSE.

Nicolas Frimousse; je ne vous dis pas que si j'avais eu à choisir... mais enfin, tel qu'il est, Frimousse est mon nom, et quand vous me parlerez, je vous serai obligé de m'appeler Frimousse...

MONTLANDRY.

C'était par pure courtoisie que je m'en abstenais.

FRIMOUSSE.

Je vous en prie...

MONTLANDRY.

Si vous y tenez... Je vous disais, mon cher Frimousse, que ce mariage modifie absolument notre situation à tous les deux... Vous n'êtes plus rien, vous...

FRIMOUSSE.

Je suis fini, moi, il n'y a plus à en parler.

MONTLANDRY.

Avant ce mariage, votre élève vous appartenait, maintenant c'est à moi qu'il appartient.

FRIMOUSSE, ironiquement.

A vous tout seul?

MONTLANDRY.

A sa femme et à moi. Sa femme lui apprendra l'amour, moi, je lui apprendrai la guerre. Je n'en ferai pas un savant, moi... j'en ferai un soldat.

FRIMOUSSE.

Tant pis pour lui! Car un savant vaut mieux qu'un soldat!...

MONTLANDRY.

Vous dites?

FRIMOUSSE.

Je dis qu'un savant vaut mieux qu'un...

MONTLANDRY.

Ne le répétez pas, j'ai entendu...

FRIMOUSSE.

Alors, ce n'était pas la peine...

MONTLANDRY.

Voyons, Frimousse, voyons... ce n'est pas sérieusement que vous osez soutenir...

FRIMOUSSE.

Je le soutiendrai en prose et en vers, en acrostiche et en madrigal, je le soutiendrai en latin de la bonne époque et en latin de la mauvaise...

MONTLANDRY.

Mais vous ne savez donc pas, monsieur le pédant, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un soldat?...

FRIMOUSSE.

Et vous, monsieur le soudard, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un savant?

DUO

FRIMOUSSE.

Le savant part, tenant un livre,
Et se promène au bord de l'eau...

MONTLANDRY.

Le soldat vit et se sent vivre,
Il met l'épée hors du fourreau...

FRIMOUSSE.

Il lit, il rumine, il travaille
Pour bien faire sa version...

MONTLANDRY.

Sur son grand cheval de bataille
Il mène au feu son escadron...

FRIMOUSSE.

Il cherche en son dictionnaire
Tous les mots qu'il ne comprend pas...

MONTLANDRY.

Ivre de poudre et de colère,
Tout cède à l'effort de son bras.

FRIMOUSSE.

Et quand sa tâche est terminée,
Il la transcrit bien proprement.

MONTLANDRY.

Et quand la bataille est gagnée,
Chacun l'embrasse en l'acclamant...

FRIMOUSSE.

Ah! qu'il est beau d'être un savant!...
Il conjugue, il décline...

MONTLANDRY.

Vive un soldat fort et vaillant!
Il frappe, il extermine...

FRIMOUSSE.

Il conjugue, il décline...

MONTLANDRY.

Il frappe, il extermine...

ENSEMBLE

FRIMOUSSE.	MONTLANDRY.
Rosa, la rose,	Dans la bataille,

Rosæ, de la rose,
Rosæ, à la rose,
O rosa, ô rose,
Tityre, tu patulæ,
Recubans sub tegmine...

Bravant la mitraille,
D'estoc et de taille,
Il faut qu'il s'en aille,
Épouvantant l'ennemi,
La terreur marche avec lui!

MONTLANDRY.

Par ma foi, vous avez raison,
Je m'incline devant mon maître,
Et le savant me paraît être
Un agréable compagnon...

FRIMOUSSE.

Vous en convenez, vous êtes bien bon!

MONTLANDRY.

Il écrivasse,
Il paperasse,
Et, pour bien faire son métier,
Il trempe, trempe,
Il trempe, trempe
Sa plume dans son encrier.

FRIMOUSSE.

Le soldat me déplaisait fort,
Mais je conviens que j'avais tort,
Le soldat parfois a du bon...

MONTLANDRY.

Vous en convenez, vous avez raison...

FRIMOUSSE.

Il se prélasse
Dans sa cuirasse,
Et puis, c'est là qu'il est complet,
Il bourre, bourre,
Il bourre, bourre
Sa baguette dans son mousquet...

MONTLANDRY.

Il trempe, trempe
Sa plume dans son encrier.

FRIMOUSSE.

Il bourre, il bourre
Son mousquet ou bien son mortier. .

MONTLANDRY.

Il trempe, trempe,

FRIMOUSSE.

Il bourre, bourre,

MONTLANDRY.

Il trempe, trempe,

FRIMOUSSE.

Il bourre, bourre.

MONTLANDRY, *en se moquant.*

Ah! qu'il est beau d'être un savant!

FRIMOUSSE, *en se moquant.*

Vive un soldat fort et vaillant!

ENSEMBLE

FRIMOUSSE.

Dans la bataille,
Bravant la mitraille,
D'estoc et de taille,
Il faut qu'il s'en aille,
Épouvantant l'ennemi,
La terreur marche avec lui!

MONTLANDRY.

Rosa, la rose,
Rosæ, de la rose,
Rosæ, à la rose,
O rosa, ô rose,
Tityre, tu patulæ,
Recubans sub tegmine...

FRIMOUSSE.

Eh bien! c'est une affaire entendue... vous ferez de mon élève un héros dès que mon élève sera sorti de mes mains... Il n'y a plus qu'à attendre un moment.

MONTLANDRY.

Mais il me semble que ce moment est arrivé...

FRIMOUSSE, *ironique.*

Oh!

MONTLANDRY.

La cérémonie doit être terminée maintenant... le duc est marié...

FRIMOUSSE.

C'est probable!

MONTLANDRY.

Et comme le mariage le débarrasse naturellement de son précepteur...

FRIMOUSSE.

Vous croyez?

MONTLANDRY.

Certainement, je crois...

FRIMOUSSE.

Eh bien! nous verrons!...

MONTLANDRY.

Qu'est-ce que ça veut dire, nous verrons?...

FRIMOUSSE, *gouailleur.*

Ça veut dire que nous verrons... Vous croyez, vous, qu'après son mariage, le jeune duc sera débarrassé de son précepteur... je vous réponds, moi, nous verrons...

MONTLANDRY.

Ah çà! mais... vous avez un air goguenard...

FRIMOUSSE.

Ah! voilà mon défaut, à moi, je n'ai jamais pu m'empêcher d'avoir l'air goguenard...

MONTLANDRY.

J'espère au moins qne votre goguenarderie voudra bien m'expliquer...

FRIMOUSSE.

Impossible ! cher monsieur, impossible ! La cérémonie est en effet terminée, et nous allons pouvoir présenter nos hommages au jeune duc et à sa ravissante compagne...

MONTLANDRY, à part.

Hum ! Tu m'as tout l'air de manigancer quelque chose, toi... mais je veillerai...

FRIMOUSSE.

Vous dites, cher monsieur ?...

MONTLANDRY.

Rien du tout, Frimousse, rien du tout...

Entrée du cortége. — Au milieu, le petit duc et la petite duchesse en blanc, tous les deux couverts de pierreries.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE DUC, LA DUCHESSE, Les Pages et Les Demoiselles d'honneur, etc.

CHŒUR

Voici venir les deux époux,
Sur leur passage rangeons-nous !
Ils sont bien jeunes tous les deux
Et c'est tant mieux,
Ils auront le temps d'être heureux !

LE DUC.

I

Enfin, nous voici, ma petite,
L'un à l'autre pour tout de bon !
Pourquoi les marier si vite ?
Ils sont trop jeunes, disait-on...

Trop jeunes ! C'est donc un défaut;
Trop tard, vaut donc mieux que trop tôt ?...
Et d'ailleurs, qu'importe notre âge,
Que fait un an, que fait un jour ?...
On a l'âge du mariage
Quand on a l'âge de l'amour...

II

Et cet âge-là, ma divine,
Nous l'avons, pas vrai, nous l'avons;
Si l'on en doute, j'imagine
Qu'avant peu nous le prouverons.
Comment ça, je n'en dirai rien,
Mais cela se devine bien;
Les plus incrédules, je gage,
Alors conviendront à leur tour
Qu'on a l'âge du mariage
Quand on a l'âge de l'amour !...

FRIMOUSSE, s'inclinant devant le duc.

Monseigneur et cher élève...

LE DUC.

Ah ! ah ! c'est vous, maître Frimousse...

FRIMOUSSE.

J'apporte mes félicitations...

LE DUC.

Et vous avez raison, maître Frimousse, vous avez parfaitement raison... surtout si c'est de ne plus être sous votre férule que vous venez me féliciter...

FRIMOUSSE.

Monseigneur...

Il remonte. Montlandry s'avance et s'incline devant la duchesse.

LE DUC.

Je suis content de vous voir, monsieur de Montlandry. Voici un de vos amis, ma chère; c'est lui qui le premier m'a campé sur un cheval, c'est lui qui le premier m'a

appris à me servir d'une épée. Vous l'aimerez si vous m'aimez.

LA DUCHESSE.

Je l'aime, alors, et de tout mon cœur...

FRIMOUSSE, à part.

Nous verrons bien si vous n'êtes plus sous ma férule... nous verrons bien...

Il fait un pas pour sortir.

MONTLANDRY.

Où allez-vous ?

FRIMOUSSE.

Je vais où j'ai affaire...

MONTLANDRY.

Comme ça se trouve !... c'est justement là que je comptais aller, moi aussi...

Il lui prend le bras et ils sortent ensemble. — Musique de scène.

LE DUC.

Ah ! ah ! c'est le défilé qui commence... Nous allons être félicités, embrassés... étouffés... (Petit défilé. — Les pages et les demoiselles d'honneur, deux à deux, défilent devant le duc et la duchesse... Les pages donnent des poignées de main au petit duc et les demoiselles d'honneur embrassent la petite duchesse, absolument comme dans les mariages d'aujourd'hui ; on entend ces mots : Mon cher... Ma chère, dits à demi-voix. — Pendant le défilé.) Mesdames... messieurs. Je vous remercie, je suis vraiment sensible. Mesdames, messieurs... mon cher... je suis bien touché... Ah ! c'est fini...

Après le défilé, les pages et les demoiselles d'honneur entourent les mariés.

LES PAGES et LES DEMOISELLES.

Et maintenant, selon l'usage,
Pour entrer gaiement en ménage

Vous devez donner le signal
Du bal !

LE DUC et LA DUCHESSE.

Le bal !

LE CHOEUR.

Oui, c'est à vous d'ouvrir le bal !

LE DUC, à la duchesse.

Puisque c'est l'usage, madame,
Acceptez-vous ?...

LA DUCHESSE, prenant la main de son mari.

J'accepte, et de toute mon âme...

GAVOTTE

La gavotte est dansée par le petit duc et la petite duchesse, les pages et les demoiselles d'honneur. — Après la danse, bruit de pièces d'or au dehors.

LES PAGES.

Entendez-vous dans le salon voisin,
Entendez-vous le jeu qui chante son refrain ?

LES DEMOISELLES.

Le jeu du roi !

LES PAGES.

Le jeu du roi !

ROGER.

Le lansquenet m'appelle et j'y cours, quant à moi.

LES PAGES et LES DEMOISELLES.

Entendez-vous dans le salon voisin,
Entendez-vous le jeu qui chante son refrain ?

CHŒUR.

Objet d'espoir et de crainte,
Tinte, tinte, tinte encor,
Bruit charmant de l'or qui tinte,
Qui tinte contre de l'or!
Croquons la dot de nos femmes,

Déshéritons nos neveux !
C'est le jeu du Roi, mesdames,
C'est le jeu du Roi, messieurs !
Objet d'espoir et de crainte,
Tinte, tinte, tinte encore,
Bruit charmant de l'or qui tinte,
Qui tinte contre de l'or !

Sur ce chœur, tout le monde sort et entre dans le salon où l'on joue. — Le duc et la duchesse restent seuls en scène.

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE.

TOUS LES DEUX, *à mi-voix.*

Objet d'espoir et de crainte,
Tinte, tinte, tinte encor,
Bruit charmant de l'or qui tinte,
Qui tinte contre de l'or...

LE DUC, *dès qu'il voit que tout le monde est parti.*

Ça m'est bien égal, à moi, le bruit de l'or qui tinte.

LA DUCHESSE.

Et à moi donc !

LE DUC.

Ma petite femme !...

LA DUCHESSE.

Mon petit mari !

LE DUC.

Ils partent... ils nous laissent seuls...

LA DUCHESSE, *lui montrant qu'ils sont à côté.*

Oh ! seuls...

LE DUC.

Pas tout à fait !... je sais bien... mais, tout à l'heure, quand nous serons chez nous, dans notre appartement...

LA DUCHESSE.

Dans notre appartement ?

LE DUC.

Oui... dans l'appartement que l'on est en train de préparer pour nous...

LA DUCHESSE.

Où ça?

LE DUC.

Ici même... au château...

LA DUCHESSE.

Êtes-vous bien sûr que l'on soit en train de préparer...

LE DUC.

On me l'a dit...

LA DUCHESSE.

Et à moi aussi... mais ce qui m'inquiète, c'est que tout à l'heure il m'est arrivé d'en parler, de ce fameux appartement, et alors notre oncle, le chevalier, s'est mis à rire, oh ! mais à rire...

LE DUC.

Notre oncle s'est mis à rire ?

LA DUCHESSE.

Oui !

LE DUC.

Ça n'a rien d'étonnant... Tout le monde rit depuis qu'on nous a mariés et je sais pourquoi... c'est parce que nous manquons d'aplomb.

LA DUCHESSE.

Vous croyez ?

LE DUC.

Il n'y a pas à dire, nous en manquons... vous surtout... car moi, encore... (Lui prenant la main et la lui embrassant très-timidement, en ayant peur d'être vu.) J'en ai moi, vous voyez, je suis audacieux, moi...

LA DUCHESSE, avec admiration.

C'est vrai, pourtant...

LE DUC.

Et ce n'est rien... je le serai encore bien davantage... vous devriez tâcher vous aussi...

LA DUCHESSE.

C'est difficile...

LE DUC.

Je sais bien... mais tenez, là... pendant que nous sommes seuls... nous pourrions essayer de nous donner l'air plus...

LA DUCHESSE.

Comment cela ?

LE DUC.

Il y a mille moyens... Ainsi d'abord, quand nous nous parlons, nous nous disons vous, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Sans doute...

LE DUC.

Eh bien ! au lieu de nous dire : vous, nous pourrions essayer de nous tutoyer...

LA DUCHESSE.

Nous tutoyer...

LE DUC.

Ce serait si gentil !

LA DUCHESSE.

Je ne dis pas non... mais est-ce que vous croyez que nous pourrons...

LE DUC.

Essayons toujours... si vous voulez, pour que ce soit moins difficile, nous commencerons par des phrases insignifiantes... comme celle-ci, tenez . Ah ! Dieu! que tu as une belle robe... Vous voyez, j'ai dit : tu as... A votre tour maintenant, répondez-moi, (Se reprenant.) non... réponds-moi quelque chose...

LA DUCHESSE.

Quelque chose d'insignifiant ?

LE DUC.

Oui, pour commencer...

LA DUCHESSE.

Eh bien ! vous avez... non, t... (Ne pouvant pas dire le tu, et découragée.) Ah ! on ne peut pas comme cela la première fois...

LE DUC.

Voyons, ma petite femme, voyons.

LA DUCHESSE.

Eh bien... eh bien... tu as de jolies dentelles.

LE DUC.

Tu vois, c'est amusant !...

LA DUCHESSE, sautant de joie.

Oh ! oui !... Je l'ai bien dit, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Maintenant, passons à une phrase plus difficile...

LA DUCHESSE.

C'est ça, passons... passons...

LE DUC.

Elle est bien jolie, ta robe...

LA DUCHESSE.

Tu l'as déjà dit...

LE DUC.

Attends donc... je n'ai pas fini : elle est bien jolie, ta robe, mais toi, tu es plus jolie encore...

LA DUCHESSE.

Oh ! oh ! c'est hardi, ce que tu me dis là...

LE DUC.

N'est-ce pas?... la phrase est un peu...

LA DUCHESSE.

Je crois bien...

LE DUC.

Ça ne fait rien, tâchons d'en trouver une qui soit encore plus...

LA DUCHESSE.

Nous aurons de la peine...

LE DUC.

Tiens ! pendant que nous y sommes, veux-tu que nous arrivions tout de suite à la plus difficile de toutes ?...

LA DUCHESSE.

La plus difficile ?

LE DUC.

Oui, veux-tu?

LA DUCHESSE.

Ma foi, tant pis ! je veux bien !...

LE DUC.

Tu y es?

LA DUCHESSE, avec résolution.

J'y suis!

LE DUC.

Eh bien! m'aimes-tu?

LA DUCHESSE, très-émue, avec un petit cri.

Oh!

Elle se laisse aller dans les bras du petit duc.

LE DUC.

Dis, ma petite femme, m'aimes-tu?

LA DUCHESSE.

Oui, mon cher mari... je vous aime!

LE DUC.

Ce n'est pas ça... ce n'est pas ça... ce n'est pas: je vous aime, qu'il faut répondre, c'est : je t'aime!

LA DUCHESSE.

Vous croyez?

LE DUC.

J'en suis sûr!

DUETTO

LA DUCHESSE.

C'est pourtant bien doux : je vous aime!...

LE DUC.

Oui, mais c'est moins doux que : je t'aime!

LA DUCHESSE.

Je crois, moi, que vous vous trompez...

LE DUC.

Écoutez et vous jugerez...

LA DUCHESSE.

Non, d'abord, écoutez vous-même :

Je vous aime!
Vous m'entendez, mon cher époux,
Je vous aime!
Je suis heureuse d'être à vous,
Je vous aime!
A vous ma vie, à vous mon cœur,
Je vous aime!
En vous seul j'ai mis mon bonheur,
Je vous aime!

LE DUC.

Ce n'est pas mal, mais à mon tour.

LA DUCHESSE.

Soit! je veux bien, à votre tour.

LE DUC.

Et vous en conviendrez vous-même
Bien mieux que vous, je sais parler d'amour!

Je t'aime!
Ma chère âme, quand je te voi,
Je t'aime!
Tout mon cœur s'élance vers toi,
Je t'aime!
Suis-je un mari, suis-je un amant?
Je t'aime!
Et veux mourir en te disant :
Je t'aime!

N'est-ce pas que c'est mieux, ma chère?

LA DUCHESSE.

C'est possible... mais cependant...

LE DUC.

Ah! tu vas me mettre en colère
Si tu n'en conviens à l'instant.
Dis que c'est mieux.

LA DUCHESSE.

Eh bien! oui, j'en conviens, c'est mieux.

LE DUC.

C'est fort heureux!

LA DUCHESSE.

C'est beaucoup mieux!
Es-tu content?... c'est beaucoup mieux!

LE DUC.

Alors! tu diras comme moi?...

LA DUCHESSE.

Oui, là!... je dirai comme toi...

ENSEMBLE

LE DUC.

Je t'aime!
Ma chère âme, quand je te voi,
Je t'aime!
Tout mon cœur s'élance vers toi,
Je t'aime!
Suis-je un mari, suis-je un amant?
Je t'aime!
Et veux mourir en te disant :
Je t'aime!

LA DUCHESSE.

Je t'aime!
Ma chère âme, quand je te voi,
Je t'aime!
Tout mon cœur s'élance vers toi,
Je t'aime!
Es-tu mon mari, mon amant?
Je t'aime!
Et veux mourir en te disant :
Je t'aime!

Entrent deux demoiselles d'honneur. La petite duchesse est, à la fin du duo, dans les bras du petit duc.

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE, HÉLÈNE et UNE AUTRE DEMOISELLE D'HONNEUR.

HÉLÈNE.

Nous vous dérangeons?...

LE DUC et LA DUCHESSE, se séparent brusquement, très-troublés.

Mais pas du tout!... pas du tout!

HÉLÈNE.

Nous sommes forcées de vous séparer...

LA DUCHESSE.

Nous séparer!

HÉLÈNE.

Mon Dieu! oui!... nous venons de la part de vos grands parents vous chercher.

LE DUC.

Ah! oui, je sais ce que c'est!

LA DUCHESSE.

Tu sais?...

LE DUC.

Oui!... oui!... Il ne faut pas faire d'observations, ma chère, il faut les suivre...

LA DUCHESSE.

Où va-t-on me conduire?

LE DUC.

Mais chez nous, sans doute... dans cet appartement que l'on a préparé...

LA DUCHESSE.

Ah!

HÉLÈNE.

Vous ne venez pas?

LE DUC.

Si fait!... si fait! nous vous suivons!...

HÉLÈNE.

Ah! mais non... pas vous... pas vous...

LE DUC.

Pas moi?

LA DUCHESSE.

Pas lui?...

HÉLÈNE.

Mais non... c'est vous seule que nous devons emmener... quant à lui, il aura la bonté d'attendre...

LE DUC, en riant.

Oui! oui! c'est vrai!... Je dois attendre, moi... je dois attendre...

HÉLÈNE, à part.

Pauvre petit duc! s'il savait!

LE DUC.

Qu'est-ce que vous dites?

HÉLÈNE.

Moi?... rien... L'on nous a chargées de venir chercher madame la duchesse, nous venons la chercher, voilà tout.

LE DUC.

Et je la laisse partir... vous voyez, je sais que je dois attendre... eh bien!... j'attendrai... A tout à l'heure, ma petite femme...

Il lui envoie un baiser.

LA DUCHESSE, lui envoyant un baiser.

A tout à l'heure, mon petit mari.

Elle sort avec les deux demoiselles d'honneur.

SCÈNE VII

LE DUC, puis LES PAGES.

Ils ont commencé à montrer leurs têtes au moment où la duchesse sortait.

LE DUC.

J'attendrai, puisque je dois attendre... mais pas trop longtemps... pas trop longtemps...

Entrent les pages.

ROGER.

Tu es seul?

LE DUC.

Oui...

GÉRARD.

Ta femme est partie?

LE DUC, très-gaîment.

L'on vient de l'emmener...

HENRI.

Et tu ne la suis pas?

LE DUC.

Si fait! mais pas tout de suite...

GONTRAN.

Pourquoi ça?

LE DUC.

Comment! pourquoi ça... mais parce que c'est l'usage, tu ne comprends pas...

GONTRAN.

Non! je ne comprends pas...

LE DUC.

Je ne te dis pas que ce soit un usage bien agréable, mais enfin c'est l'usage...

I

La petite femme
Part d'un pas discret ;
Tout rempli de flamme
Son mari voudrait,
Voudrait pour la suivre
Se précipiter;
Mais le savoir-vivre
L'oblige à rester.
Comment, monsieur... comme ça, tout de suite?
Non pas, monsieur, non pas... c'est défendu...
Il faut rester... on reste, on en est quitte
Pour rattraper plus tard le temps perdu !...

II

Enfin l'heure sonne!
On va s'élancer :
Plus rien, plus personne,
On pourra passer.
Mais un vieux bonhomme
Vous prend dans un coin,
Et là vous assomme
De son baragouin :

Imitant le vieux bonhomme.

Souffrez, monsieur, que je vous félicite,
De ce bonheur qui vous était bien dû...
Souffrez, monsieur... on souffre, on en est quitte
Pour rattraper plus tard le temps perdu !...

Et maintenant, je vais le rattraper, le temps perdu... je vais le rattraper...

Le petit duc sort en courant.

GÉRARD.

Dis donc, Roger?

ROGER.

Eh bien?

GÉRARD.

Elle est très-jolie, sa femme.

ROGER.

Oui, elle est gentille.

GÉRARD.

La lui prenons-nous?

ROGER.

Qu'est-ce que tu en penses, toi?

GÉRARD.

Hum! Ça ne serait peut-être pas très délicat.

ROGER.

C'est un camarade après tout, c'est un ami.

GÉRARD.

Nous ne la lui prenons pas alors.

ROGER.

Non; mais, par exemple, le premier imbécile qui se mariera.

GÉRARD.

Pour peu que sa femme soit possible.

ROGER.

Nous serons là tous les six.

GÉRARD.

C'est entendu.

ROGER.

C'est entendu.

TOUS.

C'est entendu.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LE PETIT DUC, FRIMOUSSE

FRIMOUSSE, entrant précipitamment.

Mon élève, où est-il?

ROGER.

Il n'est plus ici, votre élève... il vient de partir pour aller retrouver sa femme.

FRIMOUSSE, en riant

Sa femme!...

GÉRARD.

Eh oui!...

FRIMOUSSE.

Pauvre petit duc! il fera bien de courir s'il a envie de la rattraper, sa femme... En ce moment même, elle est en train de galoper dans une bonne chaise de poste...

GONTRAN.

Comment?

FRIMOUSSE, prêtant l'oreille.

L'entendez-vous, la chaise de poste?

GONTRAN.

Non! nous ne l'entendons pas...

FRIMOUSSE.

C'est parce qu'elle roule sur le sable... si elle ne roulait pas sur le sable, vous l'entendriez...

ROGER.

Mais alors, à quoi bon ce mariage?

HENRI.

Oui! Pourquoi l'avoir fait si vite... si l'on ne voulait pas...

FRIMOUSSE.

Ah! c'est que l'on avait pour cela les raisons les plus respectables... une fortune immense que l'on craignait de perdre si l'on ne se dépêchait pas... Vous comprenez?

ROGER.

Parfaitement!...

FRIMOUSSE.

Mais maintenant que le mariage est fait, maintenant que l'on est sûr de ne pas perdre la fortune immense, on a réfléchi, on s'est dit que le petit duc était encore bien jeune, et alors...

HENRI.

Alors?...

FRIMOUSSE.

Alors il a été décidé que l'on lui enlèverait sa femme et qu'on ne la lui rendrait que dans deux ans.

LES PAGES.

Dans deux ans!

FRIMOUSSE.

Ces deux ans, la jeune duchesse les passera au couvent des demoiselles nobles, à Lunéville... Quant au jeune duc, il les passera avec moi...

JULIEN.

Avec vous?

TOUS.

Oh!

FRIMOUSSE, avec satisfaction.

Nous en profiterons pour perfectionner nos études latines qui sont encore fort incomplètes.

GÉRARD.

Pauvre petit duc!

FRIMOUSSE.

Le voici!... on vient de lui annoncer la nouvelle... Et la vérité m'oblige à reconnaître qu'il n'a pas l'air content .. Ah! non! il n'a pas l'air content.

Paraît au fond le petit duc, son chapeau sur les yeux ; il s'arrête un instant sur le seuil de la porte, puis il descend très-lentement, s'arrête encore; Frimousse s'approche pour le saluer, le petit duc lui tourne le dos et descend au milieu de la scène, là il s'arrête encore.

CHOEUR DES PAGES

Il a l'oreille basse,
Ah! le pauvre mari!
Pour lui quelle disgrâce!
Quel contre-temps pour lui!
Vers un boudoir tout rose,
Marcher d'un pas joyeux,
Et trouver porte close,
C'est fâcheux, très-fâcheux!
Pour lui quelle disgrâce!
Quel contre-temps pour lui!
Il a l'oreille basse,
Ah! le pauvre mari!
Il avait dans la tête...
Mille projets galants,
Et voilà que la fête
Est remise à deux ans.

Frimousse se rapproche encore du petit duc, le salue. Mouvement de colère du petit duc, qui s'élance sur Frimousse, fait presque le geste de le frapper; Frimousse va s'adosser contre la muraille à droite. Le petit duc, au milieu de la scène, retombe dans son accablement, et les pages en ligne, à gauche, bien serrés les uns contre les autres, reprennent et terminent très-piano le chœur.

LES PAGES.

Il a l'oreille basse,
Ah! le pauvre mari!
Pour lui quelle disgrâce!
Quel contre-temps pour lui!
Pauvre mari!
Pauvre mari.

FRIMOUSSE, s'approchant encore une fois.

Monseigneur....

LE DUC.

Laissez-moi tranquille, vous!

FRIMOUSSE.

Permettez, monseigneur...

LE DUC.

Laissez-moi tranquille, je vous dis... c'est de votre faute tout ce qui arrive,et si je ne me retenais...

LES PAGES, excitant le petit duc.

Va donc... va donc...

FRIMOUSSE.

Monseigneur...

LE DUC.

Je te châtierais comme tu le mérites, face de pédant! face de cuistre!...

LES PAGES.

Très-bien... très-bien.

FRIMOUSSE.

Vous manquez de respect à votre précepteur.

LES PAGES.

Il a raison... il a raison...

FRIMOUSSE.

Vous me ferez cinq cents vers.

LE DUC, marchant sur Frimousse.

Cinq cents vers, monsieur le coquin, cinq cents vers, monsieur le maroufle...

FRIMOUSSE.

Vous m'en ferez mille!... Vous oubliez que vous êtes encore sous mon autorité.

Entre Montlaundry.

SCÈNE IX

Les Mêmes, MONTLANDRY.

MONTLANDRY.

Vous vous trompez, maître Frimousse, votre élève n'est plus sous votre autorité.

FRIMOUSSE.

Cependant puisque je suis toujours son précepteur..

MONTLANDRY.

Vous n'êtes plus son précepteur...

FRIMOUSSE.

Comment, je ne suis plus...

MONTLANDRY.

Non, vous n'êtes plus...

FRIMOUSSE.

Qu'est-ce que je suis, alors?

MONTLANDRY.

Ce que vous êtes... je vais vous le dire, ce que vous êtes... On cherchait depuis longtemps, pour le pensionnat des demoiselles nobles de Lunéville, un professeur dont la figure n'inquiétât pas l'imagination des pensionnaires. Il fallait là un homme parfaitement laid, parfaitement désagréable...

FRIMOUSSE.

Eh bien?...

MONTLANDRY.

Eh bien... l'on vous dit qu'il fallait là un homme parfaitement laid, parfaitement désagréable... N'est-ce pas vous dire que c'est vous que l'on a choisi?...

FRIMOUSSE.

Oh!

MONTLANDRY.

Vous êtes nommé. Voici l'ordre de partir, et de partir sur-le-champ...

FRIMOUSSE.

Eh bien! c'est bon, je partirai...

LES PAGES.

Bon voyage, monsieur Frimousse, bon voyage...

FRIMOUSSE.

Je pars, mais tout n'est pas fini... je me plaindrai...

MONTLANDRY.

C'est cela! allez vous plaindre!

LE DUC.

Et je ne ferai pas tes cinq cents vers... Entends-tu, vieux dictionnaire! Je ne les ferai pas...

SCÈNE X

LES MÊMES, moins FRIMOUSSE.

LE DUC.

N'est-ce pas que je ne les ferai pas, ses cinq cents vers?...

MONTLANDRY.

Non, monseigneur, vous ne les ferez pas, et de plus, comme l'on ne veut pas que vous soyiez désolé tout à fait...

LE DUC.

On me rend ma femme?

MONTLANDRY.

Non!... mais vous avez un régiment dont vous êtes colonel...

LE DUC.

Oui!... le régiment qui porte mon nom... le régiment de Parthenay...

MONTLANDRY.

Eh bien! ce régiment dont vous êtes colonel...

LE DUC.

Oui, colonel pour rire... je suis colonel, comme je suis marié...

MONTLANDRY.

Eh bien! pour vous consoler, l'on vous en fait colonel

pour tout de bon... Il est resté ici... il est resté ici bien que la campagne soit commencée, et vous pouvez en faire ce qu'il vous plaira...

LE DUC, *avec éclat.*

Qu'est-ce que vous dites?

MONTLANDRY.

Je dis que votre régiment est à vous...

LE DUC, *avec joie.*

A moi... mon régiment... mon régiment tout entier... les trompettes... les timbaliers... les soldats... les officiers... et le gros-major.... On m'a dit qu'il y avait un gros-major?...

MONTLANDRY.

En effet, mon colonel.

LE DUC, *ravi.*

Mon colonel!... mon régiment!... (*Après un moment de réflexion.*) Et je puis le mener où je voudrai, mon régiment.., je puis m'en servir comme je le voudrai?

MONTLANDRY.

Sans doute...

LE DUC.

C'est sérieux, monsieur de Montlandry?...

MONTLANDRY.

Absolument sérieux... mon colonel... Si vous en doutez, vous n'avez qu'à écouter ces messieurs... ce sont les officiers de votre régiment.

FINALE

Sur la ritournelle du chœur, paraît le corps d'officiers.

LES OFFICIERS.

Mon colonel,
Nous vous jurons obéissance.

Et le serment est solennel !
Vous pouvez avoir confiance,
Mon colonel!

LE DUC.

Mon colonel!

LES OFFICIERS.

Mon colonel!

LE DUC.

Ce mot, qu'il m'est doux de l'entendre!
J'essaie en vain de m'en défendre,
Mon colonel!

MONTLANDRY.

Par ma voix, votre régiment
Tout entier vous prête serment,
Mon colonel!

LE DUC.

Mon colonel!

LES OFFICIERS.

Mon colonel!

LE DUC.

Ce mot-là me met l'âme en fête,
Il grise et me monte à la tête!
Mon colonel!

LES OFFICIERS.

Mon colonel,
Nous vous jurons obéissance,
Et ce serment est solennel!
Vous pouvez avoir confiance,
Mon colonel!

LE DUC.

Là, vraiment, ce n'est pas pour rire?...

MONTLANDRY.

Pas du tout, c'est pour tout de bon.

LE DUC.

Pour tout de bon?

MONTLANDRY.

Pour tout de bon!...

LE DUC.

Et si je commandais, là, m'obéirait-on?

MONTLANDRY.

Mais sans doute...

LE DUC.

Pour tout de bon?

LE CHOEUR.

Pour tout de bon!

LE DUC.

Là, vraiment, ce n'est pas pour rire?...

LE CHOEUR.

Ce que vous ordonnez... vous n'avez qu'à le dire...

LES OFFICIERS.

Nous obéirons
Et nous vous suivrons!
Sans discuter,
Sans hésiter,
Nous obéirons
Et nous vous suivrons;
Où vous irez, tous nous irons,
Nous le jurons!

LE DUC.

Vous le jurez?

LES OFFICIERS.

Nous le jurons!

LE DUC.

Eh bien! alors!

LE CHOEUR.

Parlez, nous écoutons!

LE DUC.

Sonnez le boute-selle,
Messieurs, la nuit est belle,
Et nous allons partir...
Nous ferons, sans nul doute,
Une assez longue route
A cheval, sans dormir...
Où nous allons, qu'importe!
Messieurs, faites en sorte
Qu'on parte promptement!
Allez! la chose est dite,
Donnez l'ordre bien vite
A tout mon régiment!
Que la trompette sonne,
Le colonel ordonne
Et l'on doit obéir!
Sonnez le boute-selle,
Messieurs, la nuit est belle!
Et nous allons partir!

LES OFFICIERS et LES PAGES.

Que la trompette sonne!
Le colonel ordonne
Et l'on doit obéir!
Sonnez le boute-selle,
Sonnez, la nuit est belle,
Et nous allons partir.

Fausse sortie arrêtée par l'entrée des femmes qui barrent le passage aux officiers.

LES FEMMES.

Quoi! partir au milieu d'un bal...

LE DUC.

Ah! comme cela m'est égal
De partir au milieu du bal!

LES FEMMES.

Attendez jusques à demain.

LE DUC.

Je n'attends pas jusqu'à demain

LES FEMMES.

Attendez au moins le matin.

LE DUC.

Non! je n'attends pas le matin!

LES FEMMES.

Si vous emmenez ces gentils seigneurs,
Nous allons manquer de danseurs:
Cela vous touchera peut-être...

LE DUC.

Eh! que m'importent vos danseurs!
Suis-je ou ne suis-je pas le maître?...
Est-il à moi, mon régiment?

LES OFFICIERS.

Il est à vous certainement!

LE DUC.

Alors, obéissez...

LES OFFICIERS.

Nous vous obéirons.

MONTLANDRY.

Où vous irez, nous vous suivrons!
Mais où diable allons-nous?...

LE DUC.

Pour cela, s'il vous plaît,
Vous le saurez plus tard, messieurs, c'est mon secret!
Partons, partons.

LE CHOEUR.

Partons! partons!

REPRISE GÉNÉRALE

Que la trompette sonne,
Le colonel ordonne
Et l'on doit obéir!
Sonnez le boute-selle,
Sonnez, la nuit est belle,
Et nous allons partir!

ACTE DEUXIÈME

Une salle d'études au pensionnat des demoiselles nobles de Lunéville. Au fond, grandes portes vitrées ouvrant sur le jardin. — Portes à droite et à gauche. — A gauche, au-dessus d'une table, un œil-de-bœuf. — A droite, une table. Un grand fauteuil et une quinzaine de tabourets sont rangés contre les murailles.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DIRECTRICE, LA DUCHESSE,
MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE,
MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ,
MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE,
AUTRES PENSIONNAIRES.

Au lever du rideau les demoiselles nobles, des cahiers de musique à la main, forment un grand cercle autour de la directrice. — Celle-ci, placée au milieu de la scène, debout devant un lutrin, tournant le dos au public, un bâton de chef d'orchestre à la main, dirige l'exécution du chœur suivant.

CHŒUR

L'amour seul est le bien suprême,
L'amour est le souverain bien,
On est plus qu'un roi quand on aime,
Quand on n'aime pas on n'est rien.

LA DIRECTRICE, se retournant brusquement et faisant face au public.

Ah ! que c'est mou !... Pas d'accent... pas de vigueur... Allons, un peu plus d'entrain, mesdemoiselles, les demoiselles nobles de Lunéville... un peu peu plus d'entrain... et passons à votre solo... mademoiselle de la Roche-Tonnerre... Allons, avancez, avancez... (Mademoiselle de La Roche-Tonnerre sort des rangs. — La directrice bat la mesure, indique à mademoiselle de La Roche-Tonnerre le moment où il faut partir. — Celle-ci ne part pas.) Partez donc, partez donc...

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE, cherchant à se rattraper, très-timide, très-gauche.

Ah ! quel plaisir de soupirer
Près de l'objet qui nous enchaîne !

LA DIRECTRICE.

Comme musique ce n'est pas trop mal, mais comme sentiment ce n'est pas ça du tout.

Chantant avec expression.

Ah ! quel plaisir de soupirer
Près de l'objet qui nous enchaîne!

S'interrompant. Ah ! si mon aïeul Henri IV avait chanté ça ! ... car chacun sait que je descends d'Henri IV, grâce à une arrière-grand'mère à moi qui... (S'apercevant que toutes les pensionnaires ont quitté leurs places, l'entourent et l'écoutent, elle va brusquement frapper sur son pupitre avec son petit bâton.) Mais revenons à la musique... (Toutes les pensionnaires regagnent leurs places) A vous, mademoiselle de Champlâtré...

Mademoiselle de Champlâtré à son tour sort un peu des rangs. — Mademoiselle de La Roche-Tonnerre a repris sa place.

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ.

S'il est dur de désespérer
Près d'une...

Elle pousse une note formidable.

LA DIRECTRICE.

Triple croche va !... C'est pourtant bien simple... c'est

un berger qui exhale sa plainte... Analysons les sentiments de ce berger... Les deux premières mesures servent de préparation.

Elle chante.

S'il est dur de désespérer...

Parlant. Vous voyez que ça sert de préparation... avec un petit tremblement dans la voix...

Elle chante.

Désespérer, désespérer.

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ,
imitant la directrice.

Désespérer, désespérer.
S'interrompant. Ah ! c'est trop difficile !

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle... De l'impatience!... Redescendez au rang de simple choriste... vous serez privée de solo jusqu'à la semaine de Pâques.... Mademoiselle de Sainte-Anémone... reprenez la partie... (Mademoiselle de Sainte-Anémone sort des rangs.) Et vous avez compris... De l'émotion... des accents caressants et plaintifs...

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE,
chantant et chantant bien.

S'il est dur de désespérer
Près d'une bergère inhumaine,
Ah ! qu'il est doux de l'adorer.

LA DIRECTRICE, pendant que mademoiselle de Sainte-Anémone chante et tout en battant la mesure.

Bien!... bien ! Élancez-vous sur le fa dièze... Bien.. bien... c'est cela... Mourez sur la syncope... revenez à vous sur le soupir... Respirez maintenant.

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE,
chantant toujours.

Ah ! qu'il est doux de l'adorer...
Mais la soup...

LA DIRECTRICE.

Comment la soupe...

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE.
reprenant.

Mais la soup...

LA DIRECTRICE, tapant avec fureur sur son pupitre pour arrêter mademoiselle de Sainte-Anémone qui répète toujours.
Mais la soup... mais la soup...

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE,
montrant son cahier de musique.

Il y a ça, madame, il y a ça...

LA DIRECTRICE, prenant le cahier.

Comment il y a ça... (Regardant le cahier.) Mais la soup... çonner... Voilà ce qu'il y a...

Chantant avec fioritures.

Ah ! qu'il est doux de l'adorer,
Mais la soupçonner, quelle peine !...

Parlé. Un peu de solfége maintenant, un peu de solfége pour finir.

Toutes les demoiselles tournent bruyamment les feuillets de leurs cahiers pour trouver la page de l'exercice de solfége. La directrice frappe sur son pupitre, et, quand le silence est rétabli, elle fait commencer le solfége... Toutes les pensionnaires doivent pendant le chœur rester bien immobiles, les yeux constamment fixés sur leurs cahiers de musique. La directrice bat la mesure pendant tout le morceau.

SOLFÉGE

TOUTES LES DEMOISELLES.

Sol ré sol la ré la si la sol la si do ré do do si la do si si si la mi fa sol la sol fa mi fa ré la sol ré sol la ré la si la sol la si do ré mi ré do ré mi fa sol ré si sol la si do si fa ré mi fa sol fa sol la la la si do do sol la si si si do ré si do ré ré ré

mi fa mi ré do si la do si la sol fa mi ré ré mi ré mi ré ré mi ré mi.

LA DIRECTRICE, seule et avec énergie.

Ré mi ré mi ré do ré ré mi fa ré.

TOUTES LES DEMOISELLES.

Sol ré sol la ré la si la sol la si do ré mi ré do ré mi fa sol ré si sol la si do la fa ré mi fa sol sol si ré si la la do mi do si si ré sol mi ré mi ré do si la sol sol si ré si la la do mi do si si ré sol mi ré mi ré do si la sol ré si sol ré si sol ré si sol ré si sol si sol ré si ré sol.

LA DIRECTRICE, après le solfége.

Allons, nous en resterons là pour aujourd'hui.

Les pensionnaires rompent les rangs, se débarrassent de leurs cahiers de musique. Quelques instants de brouhaha. — Entre la première sous-maîtresse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que c'est?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

C'est ce professeur... madame, ce nouveau professeur que l'on nous envoie de Versailles.

LA DIRECTRICE.

Il est là?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Oui, madame.

LA DIRECTRICE.

C'est bien.., je vais lui parler. Avancez un peu, madame la duchesse de Parthenay.

LES DEMOISELLES, étonnées.

Madame la duchesse...

La duchesse fait un pas en avant.

LA DIRECTRICE.

Je vous laisse avec vos nouvelles camarades. Vous n'avez pas encore eu le temps de faire connaissance, puisque vous n'êtes arrivée ici que depuis ce matin. J'espère qu'elles seront contentes de vous et que vous serez contente d'elles... Adieu mademoiselle. (Se reprenant.) Adieu, madame, veux-je dire... (A la sous-maîtresse en sortant.) Qu'est-ce que vous en pensez, vous, de ce nouveau professeur ?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Il est très-laid...

LA DIRECTRICE.

Ah ! tant pis... je n'aime pas ça, moi, les hommes qui sont laids. Et vous, madame la sous-maîtresse, est-ce que vous les aimez ?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Moi, madame la directrice, je ne peux pas les souffrir.

Elles sortent toutes les deux.

SCÈNE III

LA DUCHESSE, Les Demoiselles nobles

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE.

Mais certainement nous l'aimerons, la nouvelle... certainement nous la traiterons bien... Mais dites-nous, la nouvelle?...

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ.

Tout à l'heure, en vous parlant, madame la directrice vous a d'abord dit : mademoiselle...

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Et puis elle s'est reprise et elle vous a dit : madame..

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ.

Et en disant: madame, elle s'est mise à rire.

LES DEMOISELLES.

Pourquoi ça?

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Oui, pourquoi vous appelle-t-on : madame.

LA DUCHESSE.

Mais c'est bien simple.. on m'appelle: madame, parce que je suis mariée...

LES DEMOISELLES.

Mariée!

LA DUCHESSE.

Mon Dieu oui!... Blanche de Cambry, voilà mes noms de jeune fille... Blanche, duchesse de Parthenay, voilà mon nom de...

MADEMOISELLE DE SAINTE-ANÉMONE.

Mais si vous êtes mariée, pourquoi vous envoie-t-on au pensionnat des demoiselles nobles?

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Ah! je devine...

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que vous devinez?

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE, bien gaîment.

Le lendemain de votre mariage, on vous aura surprise avec un amant, et alors pour vous punir...

LA DUCHESSE.

Oh! non, ce n'est pas ça.

TOUTES LES PENSIONNAIRES, avec un peu de déception.

Ce n'est pas ça?

LA DUCHESSE

Non, c'est plus grave.

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Contez-nous ça alors... contez-nous ça.

LA DUCHESSE.

C'est avant-hier qu'on nous a mariés... Nous avions ouvert le bal, et les demoiselles d'honneur venaient de venir me prendre...

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Pour vous conduire à votre appartement.

LA DUCHESSE.

Au lieu de me conduire dans mon appartement, les demoiselles d'honneur m'ont conduite devant mes grands parents... et là on m'a déclaré que j'étais bien mariée, mais...

LES DEMOISELLES.

Mais...

LA DUCHESSE.

Mais que, mon mari étant trop jeune, je ne pourrais être sa femme que dans deux ans... que jusque-là j'aurais bien le titre, puisqu'on ne pouvait pas me l'ôter, mais que je ne commencerais à user des prérogatives...

TOUTES.

Que dans deux ans...

LA DUCHESSE.

Oui. Et savez-vous combien ça fait de jours, deux ans? ça fait sept cent trente jours... Et savez-vous combien ça fait d'heures?...

MADEMOISELLE DE CHAMPELATRE, l'interrompant.

Eh bien ! et votre mari?

LA DUCHESSE.

Mon mari...

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Il ne fait rien, votre mari? Il ne se démène pas... il n'essaie pas de vous reprendre?

LA DUCHESSE.

Dame !... Je ne sais pas moi, je ne l'ai pas revu...

TOUTES.

Ah !

LA DUCHESSE.

Et puis qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse? Il ne peut rien, le pauvre petit... il ne peut rien...

Entre la directrice.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LA DIRECTRICE, puis FRIMOUSSE.

LA DIRECTRICE.

Mesdemoiselles, je vous annonce votre nouveau professeur de belles-lettres. Comme directrice, je vous ordonne de le respecter, mais, en particulier, je trouve qu'il a une drôle de tournure... Enfin, nous allons bien voir... Entrez, monsieur le professeur, entrez. (Entre Frimousse.) Hé !... qu'est-ce que vous en dites? Allons, venez, monsieur le professeur. Je veux procéder à votre installation... venez...

LA DUCHESSE, bas aux pensionnaires.

Je le connais... il était le précepteur de mon mari... Il a dit que nous étions trop jeunes...

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

C'est vrai ce que vous dites là?

LA DUCHESSE.

C'est vrai.

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Eh bien ! à la bonne heure !... En voilà un qui va avoir de l'agrément.

LA DIRECTRICE.

Écoutez-moi, mon cher professeur... mon avis à moi est que vous n'êtes pas du tout l'homme qu'il nous faut.

FRIMOUSSE.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Je ne veux pas vous décourager... mais enfin, c'est mon avis... et vous, mesdemoiselles, qu'est-ce que vous en pensez ?

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

Absolument la même chose que vous.

TOUTES.

Oh! le vilain homme !... hou! hou!

LA DIRECTRICE.

Silence !... Vous voyez que ces demoiselles sont de mon avis et c'est d'autant plus remarquable que c'est très-rare. (Elle a dit cela en riant très-légèrement. Frimousse répond à ce petit rire par un rire forcé et prolongé.) Quelle tête, seigneur!... Enfin, ça ne fait rien, il est possible que les apparences soient trompeuses... Commencez votre leçon, nous vous écoutons.

FRIMOUSSE.

Que je commence?

LA DIRECTRICE.

Eh oui? vous êtes envoyé ici pour faire un cours de belles-lettres. Eh bien ! nous vous écoutons... Parlez.

Les pensionnaires placent au milieu de la scène une table et un tabouret pour Frimousse, un fauteuil à droite de la table pour la directrice. Elles prennent chacune un tabouret et restent debout de chaque côté de la table devant leur tabouret.

FRIMOUSSE.

Comme ça, tout de suite?

LA DIRECTRICE.

Oui, pour voir un peu ce que vous savez... allez, allez.

Frimousse très-troublé remonte, se cogne contre la table, laisse tomber un grand livre qu'il a sous le bras, manque de renverser la table. — Rires des pensionnaires.

LA DIRECTRICE.

Vous vous êtes fait mal?

FRIMOUSSE.

Oh oui! madame.

LA DIRECTRICE.

Ça ne fait rien... ça ne fait rien... commencez, commencez.

La directrice s'asseoit et fait asseoir les pensionnaires.

FRIMOUSSE, de plus en plus troublé, s'asseyant.

Puisque madame la directrice... puisque madame la directrice...

Il est pris d'un enrouement subit et peut à peine parler.

LA DIRECTRICE.

Toussez... toussez franchement. (Frimousse tousse violemment. Toutes les pensionnaires se mettent à tousser comme lui.) Mesdemoiselles... mesdemoiselles... (A Frimousse.) Mais allez... allez donc...

FRIMOUSSE, débarrassé de son enrouement.

Chargé par Sa Majesté de faire aux demoiselles nobles de Lunéville un cours de littérature... je commencerai par le commencement... c'est-à-dire qu'avant de parler de la littérature, je ferai l'histoire du langage.

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ.

Ça va être assommant.

LA DIRECTRICE.

Ça m'en a bien l'air.

FRIMOUSSE.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Rien... rien... continuez... c'est une réflexion, ne vous occupez pas de ce que nous disons... continuez...

FRIMOUSSE.

Avant l'invention de l'écriture, tous les peuples parlaient la même langue, seulement ils différaient entre eux dans leurs manières de prononcer.

LA DIRECTRICE.

Vous dites...

FRIMOUSSE, avec violence.

Je dis qu'avant l'invention de l'écriture, tous les peuples... tous les peuples...

LA DIRECTRICE, l'arrêtant.

C'est bien... c'est bien. (A part.) Il est irascible... (A Frimousse.) Allez toujours... Pourquoi vous arrêtez-vous ?.. allez toujours.

FRIMOUSSE, se levant.

Avant de parler, l'homme a dû vivre pendant quelque temps dans un état de mutisme. (La directrice se lève.) Ce n'est pas fini.

LA DIRECTRICE.

Ah ! tant pis !...

Elle se rassied.

FRIMOUSSE.

Les seuls moyens de communication étaient certains mouvements du corps. (Il prend une attitude ridicule) et certaines expressions de la physionomie. Ainsi, quand il mangeait quelque chose de bon, il faisait (La physionomie de Frimousse prend un air de ravissement et en même temps il pousse un soupir de satisfaction.) ah!

TOUTES LES PENSIONNAIRES, l'imitant.

Ah!

FRIMOUSSE.

Ça voulait dire: c'est bon... quand il mangeait quelque chose de mauvais (La physionomie de Frimousse prend une expression de dégoût et il pousse un cri d'horreur.) ah!

TOUTES LES PENSIONNAIRES, imitant Frimousse.

Ah!

FRIMOUSSE.

Ça voulait dire: c'est mauvais... Cela dura jusqu'à ce que les idées s'étant multipliées...

Grande sonnerie de clairons en dehors.

LA DIRECTRICE, avec un certain épanouissement.

Des trompettes!... qu'est-ce que c'est que ça?

Entre la première sous-maîtresse.

SCÈNE V

Les Mêmes, PREMIÈRE et DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Madame, madame?

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que c'est? Voyons...

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Le pensionnat est assiégé, madame... Tout autour du couvent il y a des dragons.

TOUTES LES PENSIONNAIRES, avec joie.

Des dragons!

On range contre les murs la table et les tabourets.

LA DIRECTRICE.

Des dragons!...

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Oui, madame, des dragons... Et, si peu que me je connaisse en uniformes, il m'a semblé que ces dragons étaient les dragons du régiment de Parthenay.

LA DUCHESSE, avec éclat.

Le régiment de mon mari!

LA DIRECTRICE.

Ah! ah! je commence à comprendre... (Entre la deuxième sous-maîtresse.) Qu'est-ce que c'est encore?

LA DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

C'est un officier, madame; il demande à être reçu comme parlementaire.

LA DIRECTRICE.

Vraiment! Eh bien qu'il vienne ce parlementaire, qu'il vienne.

La deuxième sous-maîtresse sort.

LA DUCHESSE.

Mon mari!... c'est mon mari!...

LA DIRECTRICE.

Deux mots, la nouvelle... Je crains que vous ne vous

trompiez sur mon compte. Je suis bonne personne au fond... très-bonne personne, mais j'ai une volonté de tous les diables... et je vous plains de tout mon cœur, si vous essayez d'entrer en lutte avec moi... Vous verrez ça, la nouvelle.

LA DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

Le parlementaire est là, madame, et il est escorté de quatre trompettes...

LA DIRECTRICE.

Eh bien! qu'il entre avec ses quatre trompettes.

Entrent Montlandry et les quatre trompettes. Ils ont les yeux bandés.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONTLANDRY,
LES QUATRE TROMPETTES.

CHŒUR

Les voici, les parlementaires.
Selon les règles ordinaires
Ils ont un bandeau sur les yeux.

MADEMOISELLE DE LA ROCHE-TONNERRE.

On pourrait jouer avec eux
A cache-cache.

MADEMOISELLE DE CHAMPLATRÉ.

On le pourrait.

LES DÉMOISELLES, moins LA DIRECTRICE et LA DUCHESSE.

Fait! ah! fait,
Nous sommes là, venez nous prendre.
Fait! ah! fait,

Mais en marchant, de peur d'esclandre,
Fait! ah! fait!
Prenez garde à vous, s'il vous plaît.
Fait! ah! fait!

MONTLANDRY et LES QUATRE TROMPETTES.

Nous vous prendrons,
Nous vous attraperons.

LES DEMOISELLES.

Fait! ah! fait,
Nous sommes là, venez nous prendre,
Etc.

LA DIRECTRICE, sévèrement.

Mesdemoiselles... je vous prie,
D'enlever les bandeaux qui gênent ces messieurs.

Cinq pensionnaires s'approchent des parlementaires et touchent aux bandeaux. Montlandry et les officiers se mettent à rire.

MONTLANDRY, et LES TROMPETTES.

Hi! hi! hi! hi!

LA DIRECTRICE.

Quelle est cette plaisanterie?
Dans un pareil moment, il faut du sérieux.

Les pensionnaires touchent encore aux bandeaux.

MONTLANDRY, et LES TROMPETTES.

Hi! hi! hi! hi!

LA DIRECTRICE, sévèrement.

Aucune de vous, je l'espère,
N'oserait ici s'amuser
A chatouiller,
Chatouiller un parlementaire.

LES DEMOISELLES.

Oh! madame...

LA DIRECTRICE, à Frimousse.

Pour en finir,
Monsieur le professeur chargez-vous...

MONTLANDRY, ôtant son bandeau.

Qu'il y vienne.

FRIMOUSSE, se sauvant.

Hé là !

LA DIRECTRICE, à Montlandry.

Sachez vous contenir,
Monsieur, et dites-nous quel motif vous amène.

MONTLANDRY.

Oui, je vous le dirai.

LA DIRECTRICE, avec expression.

Vous me ferez plaisir.

MONTLANDRY.

Par ordre de mon colonel,
Je viens ici chercher ma colonelle,
Elle est sa femme, il l'aime, on le sépare d'elle,
Il voudrait la reprendre et c'est bien naturel.

LA DUCHESSE.

Je crois bien que c'est naturel.

LE CHŒUR.

En effet, c'est tout naturel,
On ne peut pas plus naturel.

LA DUCHESSE.

Vous entendez, madame, on me veut, rendez-moi.
A la force il faut obéir.

LA DIRECTRICE.

Non, vous êtes ici par un ordre du roi...
Vienne un ordre du roi qui vous laisse partir,
Vous partirez. Jusque-là je vous garde.

MONTLANDRY.

Vous refusez, prenez-y garde.

LA DIRECTRICE.

Ventre-saint-gris, mon officier,
Prétendez-vous me menacer?

COUPLETS

MONTLANDRY

I

Vous menacer, à Dieu ne plaise!
Je sais trop ce que je vous dois;
De la politesse française,
Madame, je connais les lois.
Mon colonel en m'envoyant
M'a dit : sois gentil, sois galant.
Aussi je ne menace pas,
Vous le voyez c'est chapeau bas,
Bien bas, bien bas,
Que je vous avertis, madame,
Avec tout le respect qu'il faut,
Que vous allez être prise d'assaut.

LA DIRECTRICE.

Prise d'assaut!

MONTLANDRY.

Si vous ne lui rendez sa femme!

MONTLANDRY.

II

Si vous refusez, la bataille
Tout aussitôt commencera,
Mousquetade, éclats de mitraille,
Coups de canon, vous verrez ça...
Mais, avant qu'on en vienne aux coups,
Mon colonel m'a dit: sois doux.
Aussi je ne menace pas,
C'est chapeau bas,

Vous le voyez, c'est chapeau bas,
Bien bas, bien bas,
Que je vous avertis, madame,
Avec tout le respect qu'il faut,
Que vous allez être prise d'assaut.

LA DIRECTRICE.

Prise d'assaut !

MONTLANDRY.

Si vous ne lui rendez sa femme.

MONTLANDRY.

Maintenant, madame, j'attends votre réponse.

LA DIRECTRICE.

Ma réponse...

MONTLANDRY.

Oui, madame.

LA DIRECTRICE.

La voici, ma réponse... J'ai dans les veines du sang de Henri IV.

MONTLANDRY.

Nous savons cela, madame... C'est écrit dans les mémoires du temps... Et ensuite ?

LA DIRECTRICE.

Ensuite ?

MONTLANDRY.

Oui, madame.

LA DIRECTRICE.

Je croyais que ça suffisait; mais, puisque vous tenez à ce que j'ajoute quelque chose, j'ajouterai que si vous ne vous dépêchez pas de sortir par la porte, vous ne tarderez pas à sortir par la fenêtre.

MONTLANDRY, souriant.

Par la fenêtre?...

LA DIRECTRICE.

Oui...

MONTLANDRY.

C'est absolument contraire aux usages de la guerre... Je suis parlementaire... et jamais on n'a proposé à un parlementaire de le jeter par la fenêtre... Je serais d'ailleurs curieux de savoir comment vous vous y prendriez pour...

LA DIRECTRICE.

Rien de plus simple... Nous avons des hommes ici... Monsieur Frimousse?...

FRIMOUSSE.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Ayez la bonté de prendre monsieur et de le jeter...

MONTLANDRY, riant.

Ah! ah!

LES DEMOISELLES, poussant Frimousse.

Allez, monsieur Frimousse, allez.

MONTLANDRY.

Eh bien, venez donc, Frimousse, puisque tout le monde vous le dit.

FRIMOUSSE, exaspéré.

Madame, je vous ferai observer que je suis venu ici pour faire un cours de littérature et non pas...

LA DIRECTRICE.

Qu'on fasse venir le jardinier, les cuisiniers, les marmitons...

MONTLANDRY.

N'appelez pas la réserve, madame, nous nous retirons... J'aurai donc à dire à mon colonel...

LA DIRECTRICE.

Vous direz à votre colonel que le roi, qui est mon cousin, m'a ordonné de garder ici madame, et qu'il a bien fait, mon cousin, de compter sur sa cousine... Madame sera bien gardée.

MONTLANDRY.

Mais si le pensionnat est assiégé?

LA DIRECTRICE.

Si le pensionnat est assiégé, il fermera ses portes et il se défendra.

MONTLANDRY.

C'est la guerre alors.

LA DIRECTRICE.

Tu l'as dit, petit: c'est la guerre!...

MONTLANDRY.

La guerre!
La guerre!

TOUS.

La guerre!
La guerre!

MONTLANDRY.

La guerre, la guerre!
Et puisque vous résistez,
Vous allez en voir, ma chère,
Toutes les atrocités...

LA DIRECTRICE.

Soit, et l'on saura se battre,
La guerre, c'est l'élément

D'une femme qui descend,
Qui descend de Henri quatre.

TOUS.

La guerre!
La guerre!

MONTLANDRY.

Ah! ah! ah! mesdemoiselles,
Vous allez en voir de belles,
La guerre avec ses horreurs,
Vous en aurez le tableau,
Vous nous direz si c'est beau.
La guerre!
La guerre!

ENSEMBLE

MONTLANDRY, LES TROMPETTES.

Ah! ah! ah! mesdemoiselles,
Vous allez en voir de belles,
La guerre avec ses horreurs,
Etc.

LES DEMOISELLES.

Nous allons en voir de belles,
De dures et de cruelles,
La guerre avec ses horreurs,
Ses fureurs,
Nous en aurons le tableau,
Nous verrons bien si c'est beau.
La guerre!
La guerre!

LA DUCHESSE.

La guerre!
La guerre!
Vrai, ne vaudrait-il pas mieux
Me rendre à mon amoureux?

LES DEMOISELLES.

La guerre ,
La guerre !
Avec les dragons du roi,
C'est amusant par ma foi

FRIMOUSSE.

La guerre !
La guerre !
Je l'aime en alexandrins,
Mais en prose je la crains.

REPRISE

MONTLANDRY, LES TROMPETTES.	LES DEMOISELLES.
Ah ! ah ! ah ! mesdemoiselles, Etc.	Nous allons en voir de belles, Etc.

La guerre !
La guerre !

Sortie de Montlandry et des quatre trompettes.

SCÈNE VII

Les Mêmes, moins MONTLANDRY.

LA DIRECTRICE.

Eh bien ! à la bonne heure, on ne s'amusait guère ici ; voilà qui va nous distraire... Monsieur Frimousse, puisque Frimousse il y a.

FRIMOUSSE.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Il y a des armes dans le pensionnat ; on va vous les

distribuer à vous, aux jardiniers, aux cuisiniers et aux marmitons... vous prendrez le commandement, vous ferez des rondes et je vous autorise à repousser la force par la force.

FRIMOUSSE.

Mais, madame...

LA DIRECTRICE.

Pas un mot, faites ce que je vous dis...

FRIMOUSSE, avec énergie.

Je ferai derechef observer à madame que je suis venu ici pour faire un cours de littérature et non pas pour...

LA DIRECTRICE, poussant avec une certaine violence Frimousse vers la porte.

Dépêchez-vous d'obéir, monsieur Frimousse, et tâchez d'arriver tout seul à avoir du courage, sinon c'est moi qui me chargerai de vous en donner...

FRIMOUSSE, au milieu des rires des pensionnaires, sort en répétant.

Je suis venu ici pour faire un cours de littérature...

LA DUCHESSE, après la sortie de Frimousse, éclatant.

C'est indigne!... en vérité, c'est indigne!

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que vous dites?

LA DUCHESSE.

Je dis que cela est indigne... Exposer ces demoiselles aux horreurs d'un siége... Les soldats entreront ici. S'ils n'y entrent pas par la force, ils y entreront par la ruse, et Dieu sait alors ce qui arrivera.

LES DEMOISELLES.

Qu'est-ce qui arrivera? ..

LA DUCHESSE.

Vous verrez ça!... Tandis qu'en me rendant à mon mari... c'était si simple!

LES DEMOISELLES.

C'est vrai, pourtant.

LA DUCHESSE.

C'est indigne! vraiment, c'est indigne!

LA DIRECTRICE.

Pauvre petite!... Venez m'embrasser, mignonne, je vous en prie, venez m'embrasser. (Elle l'embrasse.) Là, et maintenant...

LA DUCHESSE.

Maintenant...

LA DIRECTRICE, aux sous-maîtresses.

Ayez la bonté de conduire au cachot madame la duchesse de Parthenay.

LA DUCHESSE.

Au cachot!

LA DIRECTRICE.

Oui; là-bas au fond du couloir... un joli petit cachot très-gentil... vous y serez très-bien, et vous y resterez jusqu'à la fin du siége.

LA DUCHESSE.

Au cachot!

LA DIRECTRICE.

Oui, ma belle, au cachot.

LA DUCHESSE.

Je n'irai pas au cachot.

LES DEMOISELLES.

Non, nous ne voulons pas.

LA DIRECTRICE.

Qu'est-ce que vous ne voulez pas?

LES DEMOISELLES.

Nous ne voulons pas qu'elle aille au cachot.

LA DIRECTRICE.

A moi le regard de mon aïeul!

Elle marche lentement vers les demoiselles, qui, sous son regard, reculent. — La directrice fait un geste. Les deux sous-maîtresses emmènent par la gauche la duchesse de Parthenay.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins FRIMOUSSE, LA DUCHESSE, et LES SOUS-MAITRESSES.

LA DIRECTRICE.

Qui est-ce qui parle maintenant? qui est-ce qui ose élever la voix? (Violent carillon en dehors.) Qu'est-ce que c'est que ça encore? Quelle journée, mon Dieu! c'est effroyable, mais c'est amusant! Est-ce que ça ne vous amuse pas au fond?

LES DEMOISELLES.

Oh si!

LA DIRECTRICE.

Eh bien! alors, pourquoi me forcez-vous à me mettre en colère... (Reprise du carillon.) Mais qu'est-ce que c'est que ça à la fin? qu'est-ce que c'est que ça?

Entre la première sous-maîtresse.

LA SOUS-MAITRESSE.

C'est une paysanne qui était poursuivie par les dragons... et elle demande à se réfugier ici.

LA DIRECTRICE.

Une paysanne?

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

Oui, madame. Faut-il la recevoir?

LA DIRECTRICE.

Mais certainement il faut la recevoir. Nous devons protéger l'innocence... Envoyez-la-moi.

LA PREMIÈRE SOUS-MAITRESSE.

La voici, madame.

Entre la paysanne.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA PAYSANNE, type absolument réaliste, forcé, épaules carrées, taille haute, etc., etc.

LA PAYSANNE.

Sauvée!... Enfin me v'là sauvée!... J' vous remercions ben de m'avoir fait ouvrir la porte, sans ça je ne savions pas ce que je serions devenue... ou du moins si, je le savions bien, ce que je serions devenue.

Elle rit comme une idiote.

LA DIRECTRICE.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a?... elle est folle?

LA PAYSANNE.

Oh! que non!... je ne sommes point folle!... je sommes

gaîte... mais je ne suis point folle, et cependant il y aurait eu de quoi le devenir. Tout un régiment! Quand on y pense!

JEANNE.

Qu'est-ce qui vous est donc arrivé?

LA PAYSANNE.

C' qui m'étiont arrivé?

LES DEMOISELLES.

Oui.

LA PAYSANNE.

J' vas vous l' dégoiser c' qui m'étiont arrivé, je vas vous le dégoiser.

RONDEAU

Mes bell' madam', écoutez ça,
Vous frissonn'rez comm' je frissonne,
Et vous m' direz si n'y a pas là
D' quoi fair' peur à un' jeun' personne.
J' suis la nièce au pèr' Mathurin...
Mathurin, l'homme à Mathurine...
Et c'est moi qui vais chaqu' matin
Vend' nos œufs à la vill' voisine!
Ce matin donc, j' m'en y allais,
La vieill' Mathurin', ma bonn' tante,
Avait mis deux douzain's d'œufs frais
Dans l' petit panier d' votr' servante;
Et puis, au moment des adieux,
Elle m'avait, conseil plein d' prudence,
Dit d' ne pas trop s'couer mes œufs,
Et d' prend' garde à mon innocence...

Oui, ma tante, et je m' mets en ch'min.
Les oiseaux chantiont à tue-tête,
Et moi tout gai', foll' un p'tit brin,
J' chantions aussi comm' une gross' bête!
Tra, la, la, la...

Mais v'là qu'en sortant du p'tit bois,
V'là qu'en dévalant dans la plaine,
J' vois un dragon, puis deux, puis trois,
Puis dix, puis vingt, puis un' centaine,
Puis tout l' régiment... L'émotion
M' prend alors d'un' drôl' de manière,
Pourtant j' continu' ma chanson.
Mais en chantant j' n'étais pas fière,
Tra, la, la, la...
Je marchais en baissant les yeux,
Et je m' disais, f'sant bonn' cont'nance :
Tâchons de n' pas casser mes œufs
Et de sauver mon innocence.

D'abord ça n'alla pas trop mal,
Ces messieurs s' contentaient d' sourire,
Mais tout à coup, sur un signal,
Plus vite que je n' saurions vous l' dire,
V'là l' régiment qui fait d'mi tour
Et qui, les officiers en tête,
Se met à me parler d'amour,
Avec accompagn'ment d' trompette!
Ta ra ta ta, la joli' fille,
Où donc que vous allez comme çà?
Ta ra ta ta, soyez gentille,
Psitt, par ici, psitt, psitt par là,
Le danger dev'nant sérieux,
Moi qui flairais la manigance,
Je m' dis : Quitte à casser mes œufs,
Il faut que j' sauve mon innocence!

J' prends ma cours', malgré mon effroi,
J'allais, j'allais, fallait voir comme...
Mais tout l' régiment derrièr' moi
S' met à courir comme un seul homme!
Ah! pour un' fill' qu'a d' l'honnêt'té
Quel tourment d'être poursuivie
Dans la campagne, un jour d'été,
Par un régiment d' caval'rie!

Je cours, un grand va m'attraper;
Je lui lanc' mes œufs à la tête
Et j' le laiss' se débarbouiller
Tout à son ais' dans son om'lette.
A vot' port' j'arrive avant eux,
Je frappe! On ouvre... je m'élance...
J'ai cassé mes deux douzain's d'œufs,
Mais j'ai sauvé mon innocence!

LA DIRECTRICE.

Eh bien, alors, petite, puisque vous les avez vus, ces dragons, vous pouvez nous donner des renseignements?

LA PAYSANNE.

Je l' croyons ben que je pouvions vous en donner, et je vous en donnerons.

LA DIRECTRICE.

Eh bien, alors?

LA PAYSANNE.

Eh bien, alors!... c'est des bel hommes... v'là ce que je pouvions vous dire : c'est des bel hommes.

LES DEMOISELLES.

Ah!

LA DIRECTRICE.

Ce n'est pas cela que je vous demande... dites-moi combien ils sont?

LA PAYSANNE.

Combien qu'ils étiont?

LA DIRECTRICE.

Oui.

LA PAYSANNE.

Ça, je ne peux pas vous dire, vous comprenez, je ne les avions pas comptés, mais ce que je peux vous dire,

c'est que c'étiont des bel hommes!... des hommes superbes!

LES DEMOISELLES.

Ah! ah!

LA DIRECTRICE.

Encore une fois, ce n'est pas cela que je vous demande. Je vous demande si maintenant ils ont l'air de vouloir attaquer le pensionnat.

LA PAYSANNE.

Oh! pour ça!... vous savez j' somm' une honnêt' fille.

LA DIRECTRICE.

Je le sais.

LA PAYSANNE.

Si je vous disais que je savions ce que vous me demandez, je ne serions point une honnête fille, car je ne le savions point.

LA DIRECTRICE.

C'est fâcheux!

LA PAYSANNE.

Mais ce que je savions, par exemple, c'est que c'étiont des bel hommes!

LA DIRECTRICE.

Encore?

LA PAYSANNE.

Et c'est pas assez que de l' dire que c'est des bel hommes... car enfin il y a bel homme et bel homme! mais ceux-là c'est des bel hommes auxquels qu'il n'y a rien à reprendre, des bel hommes depuis le haut jusqu'en bas!... Ah! mais!...

MORCEAU D'ENSEMBLE

LA PAYSANNE.

Ils ont c' qui nomm'nt des sabretaches,
Qui leur tombiont sur leux mollets,
Et puis, ils ont des grand's moustaches
Qui leux donniont des airs coquets !

LA DIRECTRICE, avec indifférence.

Sont-ils vraiment aussi bien qu' ça?

LA PAYSANNE.

Vous faut-y ma parol', la v'là!

LES DEMOISELLES, à part.

Je crois que l'on pourrait les voir
Par les fenêtres du dortoir.

LA PAYSANNE.

Ils ont plus ou moins d' corpulence,
Y en a des grands, y en a des p'tits.
Les grands ont un' plus bell' prestance,
Mais les p'tits sont les plus gentils.

LA DIRECTRICE avec un commencement d'émotion.

Sont-ils vraiment aussi bien qu' ça?

LA PAYSANNE.

Vous faut-y ma parol', la v'là.

LES DEMOISELLES, à part.

C'est vrai que l'on pourrait les voir
Par les fenêtres du dortoir.

LA PAYSANNE.

Les officiers, s'lon la coutume,
Sont les mieux mis... y a un major,
Qu'a un si magnifiqu' costume,
Qu'on jur'rait qu'il étiont en or.

LA DIRECTRICE, avec une émotion tout à fait marquée.

Sont-ils vraiment aussi bien qu' ça?

LA PAYSANNE.

Vous faut-y ma parol', la v'là!

LA DIRECTRICE, avec éclat.

Allons, alors, allons les voir
Par les fenêtres du dortoir.

LES DEMOISELLES.

Allons, alors, allons les voir
Par les fenêtres du dortoir.

La directrice ramasse ses jupes et rapidement elle sort par la porte du fond. Toutes les pensionnaires sortent en courant derrière la directrice. Dès qu'elles sont toutes parties, la paysanne ramasse, elle aussi, ses jupes de paysanne et remonte vers le fond en imitant la directrice. On voit des bottes et des éperons passer sous les jupes de la paysanne.

SCÈNE X

LE DUC.

Seul!... je suis seul!... Eh bien, mais alors, c'est très-simple. Je n'ai plus qu'à trouver ma femme... Je me fais reconnaître, et nous partons... Allons chercher ma femme! (Il va à une porte, on entend fermer cette porte à double tour. Hein? Qu'est-ce que cela veut dire? Parbleu! oui, cette porte est fermée... et celle-ci? (Il va à l'autre porte, on la ferme.) Oh! oh! est-ce que madame la directrice ne serait pas aussi naïve que je l'avais espéré? Ah çà! mais! ah çà! mais! (Il arpente la scène et met machinalement la main sur le pommeau de son épée qui soulève les jupes.) Est-ce qu'elle aurait des soupçons, cette directrice? Est-ce qu'elle se douterait? Allons donc, le moyen, sous ces habits de paysanne, de reconnaître le colonel du régiment de Parthenay... (Il entr'ouvre sa chemisette de paysanne... on aperçoit un hausse-col.) Avec tout ça, le colonel du régiment de Parthenay s'est laissé pren

dre dans une souricière... et jusqu'à présent il n'a pas à se vanter de sa première campagne... (On frappe à l'une des portes de gauche.) Qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XI

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, allant à la porte.

Qui est-ce qui frappe là?...

LA DUCHESSE, derrière la porte.

C'est moi... moi... la duchesse de Parthenay....

LE DUC.

Ma femme!... c'est ma femme... et moi je suis votre mari.

LA DUCHESSE.

Mon mari!

LE DUC, cherchant à ébranler la porte.

Ah!... cette porte tient bon. (Il regarde et aperçoit l'œil-de-bœuf qui est au-dessus de la table.) Ah! cet œil-de-bœuf... Blanche!... Blanche!

LA DUCHESSE.

Eh bien?...

LE DUC.

Pouvez-vous monter jusqu'à cet œil-de-bœuf?

LA DUCHESSE.

Oui... oui.

LE DUC.

Vite... vite alors ne perdez pas de temps.

Il met lui-même un tabouret sur la table et monte. La tête de la duchesse passe par l'œil-de-bœuf. Le duc se met à embrasser sa femme.

LA DUCHESSE.

Eh bien... eh bien... c'était pour m'embrasser?

LE DUC.

Oui, pour ça d'abord... Et maintenant dites-moi comment il se fait que je vous trouve?

LA DUCHESSE.

On m'avait enfermée dans un cachot.

LE DUC.

Oh!

LA DUCHESSE.

Heureusement, on m'avait mal enfermée, je me suis sauvée, j'ai suivi un couloir, et... (La porte de droite s'ouvre. On en voit sortir lentement une longue hallebarde. Au bout de la hallebarde paraît Frimousse.) Qu'est-ce que c'est que ça? Descendez vite!

La duchesse disparaît. Le duc rabat sur son nez son bonnet de paysanne et reste debout sur la table, appuyé contre le mur. Derrière Frimousse, entrent quatre marmitons armés de bassinoires, de hallebardes, de vieux mousquets.

SCÈNE XII

LE DUC, FRIMOUSSE.

FRIMOUSSE, il a un trousseau de clefs à sa ceinture.

Ah! ah! la paysanne! Il paraît que l'on n'avait pas tort de se méfier de vous... vous cherchez à vous évader?

LE DUC, sur son échafaudage, à part.

C'est Frimousse! et il a les clefs à sa ceinture! Oh! oh!

FRIMOUSSE.

Descendez un peu, s'il vous plaît!

LE DUC.

Que je descendions?

FRIMOUSSE.

Oui.

LE DUC.

Je voulons ben.

Il descend.

FRIMOUSSE.

J'ai ordre de m'assurer de votre personne.

LE DUC, à part.

Il faut absolument que je lui prenne ses clefs.

FRIMOUSSE.

Vous entendez, la paysanne, j'ai ordre de m'assurer...

LE DUC fait venir Frimousse dans le coin de gauche pendant que les marmitons restent en ligne de bataille de l'autre côté du théâtre. Bas.

Renvoyez vos hommes.

FRIMOUSSE, bas.

Pourquoi?

LE DUC.

Parce que j'ai à vous parler à vous, à vous tout seul (Avec expression.) Renvoie-les, je t'en prie.

FRIMOUSSE, très-troublé.

Oh! oh! Qu'est-ce que cela veut dire?

LE DUC, avec un regard de côté.

Tu n' voulions point?

FRIMOUSSE.

Si fait, j' voulions bien! (A part.) Une femme! Je n'ai rien à craindre! (A ses hommes.) Tenez-vous là derrière la porte... mais ne vous éloignez pas, et à mon premier signal...

UN DES MARMITONS.

C'est convenu, monsieur le professeur!

FRIMOUSSE.

Appelez-moi capitaine!

LE MARMITON.

Oui, m'sieu Frimousse.

Les quatre marmitons sortent. Restent en scène Frimousse et le duc.

FRIMOUSSE, après avoir déposé sa hallebarde contre le mur à droite.

Maintenant nous sommes seuls, parlez!

LE DUC.

Oh! que oui, j'allions parler, méchant homme! je le crois bien que j'allions parler!

Il lui donne un petit coup de poing d'amitié.

FRIMOUSSE.

Eh là!

LE DUC.

Vous avez cru que j'essayions de me sauver tout l'heure?

FRIMOUSSE.

Dame! oui! en vous voyant...

LE DUC.

Je ne me sauvions point. J'essayions seulement de m' rapprocher d' vous.

FRIMOUSSE.

De moi?

LE DUC.

Oui.

FRIMOUSSE.

Et pourquoi ça?

LE DUC.

Est-il bête!

Nouveau coup de poing plus violent que le premier.

FRIMOUSSE.

Eh là!

LE DUC.

Vous n' le devinez point?

FRIMOUSSE.

Non.

LE DUC.

C'est parce que je vous aimions, grosse bête, c'est parce que je vous aimions...

FRIMOUSSE.

Vous m'aimions... vous m'aimez?

LE DUC.

Depuis c' matin.

FRIMOUSSE.

Ah!

LE DUC.

Oui, en arrivant ici... Est-ce que vous ne vous rappelions pas que vous vous étions arrêté dans une *farme*?

FRIMOUSSE.

Je me suis arrêté au relais.

LE DUC.

Justement! Eh bien, il y avait là une femme, une superbe créature qui vous dévorait du regard; c'te femme, c'te superbe créature, c'étiont moi... moi qui t'aime!

FRIMOUSSE.

Est-il possible?

DUETTO

FRIMOUSSE.

C'est une idylle,
Voilà tout,
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile.

LE DUC, à part.

Il me faut les clefs, mais comment
Les dérober adroitement.

FRIMOUSSE.

Ainsi vous m'aimez, ô bergère?

LE DUC.

Oh! oui j' t'aimions! tu pouvions t'en flatter,
J' t'aimions, j' t'aimions... si ça peut t' plaire,
Cent fois... mill' fois!... j' voulions te l' répéter.

ENSEMBLE

FRIMOUSSE.

C'est une idylle,
Voilà tout,
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite et de Virgile.

LE DUC.

Triple imbécile,
Mon sang bout,
Tu me les paieras jusqu'au bout
Tes Théocrite et tes Virgile.

FRIMOUSSE.

Voulez-vous, voulez-vous, bergère,
Me donner le nom de Daphnis...

LE DUC.

J' veux bien, mais que dira ma mère
Si la chos' se sait dans l' pays ?

FRIMOUSSE.

Souffrez aussi, soyez gentille,
Que je vous appelle Chloé.

LE DUC.

J' veux bien, mais songez qu'un' jeune fille
N' doit rien s' permettre de risqué !

FRIMOUSSE.

Chloé !

LE DUC.

Daphnis !

FRIMOUSSE.

Chloé !

LE DUC.

Daphnis !

FRIMOUSSE.

O ma Chloé !

Perdant la tête.

Phyllis... Daphnis...
Amaryllis...
Tircis... Baucis...
Anacharsis...
Souvenirs de l'antiquité,
Vous m'emplissez de volupté !

LE DUC.

O mon Daphnis !

FRIMOUSSE.

O ma Chloé!

REPRISE DE L'ENSEMBLE

FRIMOUSSE.	LE DUC.
C'est une idylle,	Triple imbécile,
Voilà tout,	Mon sang bout,
C'est une idylle dans le goût	Tu me les paieras jusqu'au bout
De Théocrite et de Virgile.	Tes Théocrite et tes Virgile.

LE DUC.

Tiens, mettions ta main sur mon cœur. Ah! tu le vois combien je t'aimions... Tiens, mettions ta main!

FRIMOUSSE, stupéfait.

Oh!

LE DUC.

Qué qu' t'as?

FRIMOUSSE, à part.

La poitrine de cette jeune fille... c'est de l'acier... On voit bien que nous sommes dans les campagnes... ce n'est pas à Versailles...

LE DUC, à part.

Les clefs, maintenant; ce sont les clefs qu'il faut avoir.

FRIMOUSSE.

Vous dites?

LE DUC.

Je dis que j' vous aimions, mais que je n' sommes point sûre que vous m'aimiez!

FRIMOUSSE.

Oh!

LE DUC.

Si j'avais là une *marguérite*, je l' saurions tout de suite.

FRIMOUSSE.

En la consultant?

LE DUC.

Oui, mais voilà; c'est que je n'avions point de *marguérite*. Ah! donnez-moi ça!

FRIMOUSSE.

Mes clefs?...

LE DUC.

Oui, ça reviendra au même.

FRIMOUSSE.

Comment, ça reviendra au même?

LE DUC, prenant les clefs.

Vous allez voir... Il m'aime... (Elle consulte le trousseau de clefs comme elle consulterait une marguerite. Prenant une petite clef.) un peu... (Une plus grosse.) beaucoup... (Une énorme.) passionnément... (Une toute petite.) pas du tout. (Avec colère.) Pas du tout!... Ah! tu vois bien que tu n' m'aimions point... tu vois bien que tu n'es qu'un trompeur comme les autres... Tiens, trompeur, tiens, enjôleur, tiens, tiens!

Elle l'accable de bourrades.

FRIMOUSSE, se sauve, trébuche à droite dans les tabourets et tombe avec la hallebarde qu'il avait déposée contre la muraille.

Eh là! eh là!

LE DUC.

Maintenant, vite, ouvrons. (Il va à la porte de gauche et essaie les clefs.) Celle-ci... ce n'est pas celle-ci... celle-là... ce n'est pas celle-là!

FRIMOUSSE, se relevant et allant au duc.

Eh bien? qu'est-ce que vous faites? rendez-moi mes clefs...

LE DUC, montrant un pistolet.

Viens... les prendre...

FRIMOUSSE, épouvanté.

Oh! à moi!... à moi!... à moi! mes hommes! à moi!

Il sort par la droite.

LE DUC, trouvant la clef et ouvrant la porte.

Enfin!

Entre la duchesse.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, LA DUCHESSE, Les Hommes.

LA DUCHESSE.

Mon petit mari...

LE DUC.

Ma petite femme, ma chère petite femme!

Frimousse, pendant ce temps, rentre avec ses quatre marmitons.

FRIMOUSSE, à ses hommes.

Sautons sur lui, reprenons les clefs...

LE DUC, à la duchesse.

Tiens... prends-les... Tâche de les jeter à mes dragons, va vite...

LA DUCHESSE.

Oui, mon petit mari, oui...

Elle sort en emportant les clefs.

FRIMOUSSE.

Avancez donc... Vous n'avancez pas... je vous ordonne d'avancer... (Ils avancent de quelques pas, mais le petit duc leur montre son pistolet et les fait encore une fois reculer, puis prenant une table et la mettant devant lui, il se barricade dans un coin du théâtre et se débarrasse de ses accoutrements de paysanne pendant que Frimousse harangue ses quatre marmitons.) Mais avancez donc, avancez donc... Vous n'avez donc pas de sang dans les veines?... vous êtes donc aussi poltrons que moi?... (Il passe alors derrière les marmitons et mettant sa hallebarde en travers derrière leur dos, il les pousse devant lui au combat. Ceux-ci résistent, reculent.) Avancez, avancez donc.

LE PETIT DUC, débarrassé de ses habits de femme, mais ayant gardé son bonnet.

Bataille!... ça me va!

Et, l'épée à la main, il s'élance sur Frimousse et les marmitons, les frappe à tour de bras de coups de plat d'épée, les disperse et les renverse autour de lui. Le dernier des combattants vient tomber à plat ventre au milieu du théâtre, et le petit duc, l'épée haute, met le pied droit sur le dos du marmiton, pendant que de la main gauche il envoie au plafond son bonnet de paysanne. Paraît la directrice.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, LA DIRECTRICE, LES DEUX SOUS-MAITRESSES, Dragons, puis MONTLANDRY, Les Pensionnaires.

LA DIRECTRICE.

Vous faites beaucoup trop de tapage, mon colonel. Ayez la bonté de mettre votre épée au fourreau.

LE DUC.

Madame...

LA DIRECTRICE.

Est-ce que vous ne m'avez pas entendu?... je vous ai dit de mettre votre épée...

LE DUC.

C'est vrai, madame.

Il obéit.

LA DIRECTRICE, à Frimousse.

Monsieur Frimousse?

FRIMOUSSE.

Madame.

LA DIRECTRICE.

En faisant la ronde, on vient de découvrir au grenier un tonneau de poudre... Vous allez me faire l'amitié d'aller vous asseoir dessus... Si les dragons font mine d'entrer dans le pensionnat, vous vous ferez sauter.

FRIMOUSSE.

Comme Jean Bart.

LA DIRECTRICE.

Ni plus ni moins... Allez, monsieur Frimousse...

FRIMOUSSE.

Avec plaisir.

Il sort.

LA DIRECTRICE.

Eh bien! et la duchesse?...

LA DEUXIÈME SOUS-MAITRESSE.

La voici, madame. (Parait la duchesse entre les deux sous-maitresses.) Nous avons surpris madame, au moment où elle essayait de faire des signes aux soldats de son mari.

LA DIRECTRICE.

Nous allons vous faire reconduire à votre cachot, chère petite... Et vous aussi, mon colonel, nous allons vous enfermer.

LE DUC et LA DUCHESSE.

Dans le même cachot?

LA DIRECTRICE.

Oh! non, pas dans le même.

Tumulte. — Entrée des pensionnaires poursuivis par les dragons.

FINALE

LES DRAGONS.

A sac! à sac! La ville est prise,
Place conquise.
A sac! à sac! Pas de quartier!
L'ennemi va nous le payer...
Pas de quartier!

LES PENSIONNAIRES.

Gentils soldats, ayez pitié de nous,
Épargnez-nous,
Vous nous voyez à vos genoux.

LES DRAGONS.

A sac! à sac! La ville est prise,
Place conquise.
A sac! à sac! Pas de quartier!
L'ennemi va nous le payer,
Pas de quartier!

MONTLANDRY, à la directrice.

Au moins vous devez reconnaître,
Que ce n'est pas agir en traître :
Je vous avais promis de vous prendre d'assaut.

LA DIRECTRICE.

Toi, si je m'en croyais...

LE DUC.

Silence, plus un mot,
Seul ici maintenant je dois parler en maître.

LA DIRECTRICE.

Parlez comme il vous plaît, mais, avant de parler,
Veuillez jeter, mon officier,
Les yeux sur ce billet... On parle de la guerre.

LE DUC, prenant le billet.

De la guerre!

TOUS.

De la guerre!

LE DUC, tout en lisant.

On se bat... on se bat... là-bas sur la frontière...

LA DIRECTRICE.

Et pendant ce temps votre régiment
D'un pensionnat force les grilles
Et fait bravement
La guerre à des petites filles...
C'est le moyen qu'il prend pour illustrer son nom.

LA DUCHESSE.

Qu'a-t-elle dit?

MONTLANDRY.

Elle a raison.

LA DUCHESSE.

Comment, raison?

LE DUC.

Elle a raison...

TOUS.

Elle a raison... elle a raison...

LE DUC, à la duchesse.

I

Hélas! elle a raison, ma chère,

L'honneur parle, il faut obéir.
Ici l'amour... là-bas la guerre...
C'est là-bas que je dois courir.
Quelle idée aurais-tu toi-même
De ton mari, si je restais?...
Je t'aime, ô mon amour, je t'aime,
Et c'est pour ça que je m'en vais.

II

Qui m'eût dit qu'à peine conquise
Je te rendrais ta liberté,
Sans t'avoir même compromise?
Et pourtant c'est la vérité...
Ce bonheur qui m'échappe encore,
Dans mes mains là je le tenais...
Je t'aime, entends-tu?.. je t'adore,
Et c'est pour ça que je m'en vais...

LA DUCHESSE.

Va te battre, mon cher mari,
Ici je jure de t'attendre.

LES DEMOISELLES, aux dragons.

Allez vous battre, vous aussi,
Et tâchez de vous bien défendre...
Allez vous battre et revenez,
Ici vous nous retrouverez...

MONTLANDRY, à la directrice.

Et vous, ne me direz-vous rien?

LA DIRECTRICE.

Va te battre, bandit... va te battre, vaurien...

MONTLANDRY.

Et si je reviens triomphant...

LA DIRECTRICE.

On t'embrassera, sacripant.

LA DUCHESSE, LA DIRECTRICE et LES DEMOISELLES.

Revenez vainqueurs,

Vous aurez nos cœurs,
Nous vous attendrons,
Messieurs les dragons.
Comptez hardiment
Sur notre serment,
A votre retour
Parlez-nous d'amour.
Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.
Dites-vous là-bas,
Parmi les combats,
Que l'on vous attend
Bien fidèlement.
Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.

ENSEMBLE

LES PENSIONNAIRES.

Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.
Etc.

LES DRAGONS.

Ah! pardieu oui, nous nous battrons,
Foi de dragons!
Nous le jurons!
Pour vous plaire nous nous battrons,
Foi de dragons!

UN DRAGON, venant du dehors après l'ensemble.

Pardon, mon colonel.

LE DUC.

Eh bien, parlez, voyons

LE DRAGON.

Tout à l'heure nous descendions
A la cave...

LE DUC.

Coquin!

LE DRAGON.

Derrière les fagots
Nous avons découvert un drôle de bonhomme.

LA DIRECTRICE.

Derrière les fagots?

LE DRAGON.

Derrière les fagots ?

LE DUC.

Faites-nous le venir, ce drôle de bonhomme,
Nous allons lui dire deux mots...

Trois dragons amènent Frimousse qui résiste, se débat, se cache la figure. Il est tout couvert de poussière.

LA DIRECTRICE.

Avancez donc... n'ayez pas peur...

Les dragons poussent Frimousse sur le devant de la scène.

LE DUC, reconnaissant Frimousse.

Eh pardieu... c'est mon précepteur,
C'est ce digne monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Monsieur Frimousse !
Frimousse,
Frimousse !

MONTLANDRY.

C'est le pédant... Nous le tenons enfin,
Et nous allons pouvoir nous divertir un brin.

FRIMOUSSE.

Comment l'entendez-vous ?

MONTLANDRY.

Nous t'emmenons en guerre,
Si tu n'es pas soldat, tu seras vivandière.

FRIMOUSSE.

Vivandière ! Jamais !

MONTLANDRY.

Tu ne veux pas,
Tu veux être soldat... Eh bien tu le seras!
Tu te battras!

FRIMOUSSE, *avec énergie.*

Non... non... je ne me battrai pas!

TOUT LE MONDE.

Tu te battras!

FRIMOUSSE, *avec encore plus d'énergie.*

Non, non, je ne me battrai pas!

LA DIRECTRICE.

Allons, ne parlez pas ainsi...
Vous en prendrez votre parti...
Monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
Frimousse!

LA DUCHESSE.

Vous verrez quand vous y serez,
Comme vous vous trémousserez,
Monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
Frimousse!

LE DUC.

Au feu quand il faudra courir,
On ne pourra vous retenir,
Monsieur Frimousse.

TOUT LE MONDE.

Frimousse!
Frimousse!

MONTLANDRY.

Et l'ennemi comme il fuira,

Aussitôt qu'il apercevra
Monsieur Frimousse,

TOUT LE MONDE.

Frimousse !
Frimousse !

LE DUC, LA DUCHESSE, LA DIRECTRICE, MONTLANDRY.

Aux armes donc, à la rescousse !
Et va comme l'honneur te pousse,
Monsieur Frimousse...
Frimousse !
Frimousse !...

TOUT LE MONDE.

Aux armes donc, à la rescousse !
Et va comme l'honneur te pousse,
Monsieur Frimousse,
Frimousse !
Frimousse !

FRIMOUSSE, avec une énergie folle.

Non, non, je ne me battrai pas !

MONTLANDRY.

Si fait, si fait, tu te battras,
Comme nous ferons tu feras,
Et nous, pardieu, nous nous battrons !

REPRISE GÉNÉRALE DE L'ENSEMBLE

LES PENSIONNAIRES.

Revenez vainqueurs,
Vous aurez nos cœurs.

LES DRAGONS.

Ah ! pardieu oui, nous nous battrons,
Etc.

Montlandry s'est emparé de Frimousse. Le petit duc embrasse la duchesse.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le Camp.

SCÈNE PREMIÈRE

OFFICIERS et LEURS MAITRESSES, SOLDATS, CANTINIÈRES, MARMITONS.

Grand mouvement, tableau très-animé. On joue, on boit.

CHŒUR

Tambour et trompette!
Buvons et jouons...
Les dés que l'on jette
Sont mauvais ou bons.
Le sort qui nous mène,
Nous réserve-t-il
La joie ou la peine ?
Problème subtil !
Bah ! que nous importe !
L'avenir n'est rien ;
Chaque jour apporte
Le mal ou le bien ;
Nous avons des femmes
Nous avons du vin
A quoi bon, mesdames.
Penser à demain ?

Les dés que l'on jette
Sont mauvais ou bons,
Tambour et trompette !
Buvons et jouons.

Paraît Montlandry.

SCÈNE II

Les Mêmes, MONTLANDRY.

MONTLANDRY, tragiquement.

Bon appétit, messieurs.

LES OFFICIERS.

Parbleu ! c'est notre ami,
C'est le seigneur de Montlandry.

MONTLANDRY, sévèrement.

Vous buvez,
Vous chantez !

LE CHOEUR.

Nous buvons,
Nous chantons.

MONTLANDRY.

Vraiment, c'est une audace insigne.
Je frémis de ce que j'ai vu :
Se conduire ainsi, c'est indigne.

LE CHOEUR.

Comment, indigne !

MONTLANDRY.

Sans doute, il est indigne
De ne pas m'avoir attendu...

LES OFFICIERS.

A la bonne heure !... prenez place,
Et, de plus belle, rechantons
Et rebuvons.

MONTLANDRY.

Puisque vous aimez les chansons,
Écoutez celle-ci... c'est un refrain d'amour
Que chantent à Marly les dames de la cour.
Vous écoutez ?

LE CHOEUR.

Nous écoutons.

MONTLANDRY.

I

Il était un petit bossu,
Et si petit
Et si bossu,
Que jamais, jamais on ne vit,
Que jamais, jamais il ne fut
Bossu plus petit,
Petit plus bossu.

LE CHOEUR.

Bossu plus petit,
Petit plus bossu.

MONTLANDRY.

La guerre éclate un beau matin,
Les hommes s'en vont tous à la frontière,
Et voilà que le petit nain
Est pris aussitôt d'une ardeur guerrière.
Ce fut un grand éclat de rire,
Et chacun de dire :
Mon Dieu ! qu'il est bien, mon Dieu ! qu'il est beau,
Ce petit soldat de deux pieds de haut!

LE CHOEUR.

Mon Dieu ! qu'il est bien, mon Dieu! qu'il est beau,
Ce petit soldat de deux pieds de haut !

MONTLANDRY.

Eh bien! quand il fut au combat,
S'il faut en croire
L'histoire,
Oui, quand il fut au combat,
Ce petit soldat
Se couvrit de gloire,
Et jamais on n'avait vu
Un petit bossu
Aussi résolu.

LE CHOEUR.

Non, jamais on n'avait vu
Un petit bossu
Aussi résolu.

MONTLANDRY.

II

Il était un petit bossu,
Et si petit,
Et si bossu,
Que jamais, jamais on ne vit,
Que jamais, jamais il ne fut
Bossu plus petit,
Petit plus bossu.

TOUS.

Bossu plus petit,
Petit plus bossu.

MONTLANDRY.

Or voilà qu'au printemps suivant,
Le petit bonhomme eut du vague à l'âme,
Il annonça soudainement,
Qu'il avait dessein de prendre une femme.
Ce fut un grand éclat de rire,
Et chacun de dire :
Mon Dieu! qu'il est bien, mon Dieu! qu'il est beau,
Ce petit mari de deux pieds de haut!

TOUS.

Mon Dieu! qu'il est bien, mon Dieu! qu'il est beau,
Ce petit mari de deux pieds de haut!

MONTLANDRY.

Eh bien! malgré plus d'un pari,
S'il faut en croire
L'histoire,
Oui malgré plus d'un pari,
Le petit mari
Se couvrit de gloire,
Et jamais on n'avait vu
Un petit bossu
Aussi résolu.

TOUS.

Non jamais on n'avait vu
Un petit bossu
Aussi résolu!

MÉRIGNAC.

Soyez le bienvenu, Montlandry. Mais comment se fait-il que vous arriviez seul et que votre régiment ne soit pas là?...

MONTLANDRY.

Ah! voilà... c'est que, chemin faisant, mon colonel s'est trouvé avoir besoin de son régiment pour une affaire personnelle...

MONTCHEVRIER.

Alors on ne le verra pas ici, votre colonel de dix-huit ans?...

MONTLANDRY.

Si fait, il arrive par étapes avec le régiment, tandis que moi je suis venu ventre-à-terre, mais vous pouvez être tranquilles, après-demain mon colonel et son régiment seront ici, avec vous...

PONTGRIVARD.

Après-demain?

MONTLANDRY.

Oui.

PONTGRIVARD.

Eh bien! ils arriveront trop tard, car c'est demain que l'on se battra.

MONTLANDRY.

Si l'on ne se bat que demain, amusons-nous aujourd'hui...

Roulement de tambours. — Cris : Aux armes!... aux armes!

TANNEVILLE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qui arrive?...

NAVAILLES, entrant.

Ce qui arrive... c'est que la bataille qui ne devait avoir lieu que demain a lieu aujourd'hui... Elle est engagée depuis une heure, la bataille, et elle vient de notre côté.

LES SOLDATS.

Aux armes!... aux armes!

MONTLANDRY.

Et du sang-froid, mes enfants... du sang-froid et de l'entrain!... Tâchons de nous conduire aussi bien que le petit bossu.

REPRISE DE LA CHANSON

Oui, quand il fut au combat,
Le petit soldat,
Etc.

Sortie générale des officiers, des soldats et des cantinières. — Les femmes restent seules en scène.

SCÈNE III

NINON, NINETTE, MARION, MARIETTE, LES FEMMES.

NINON.

Eh bien! et nous?... Qu'est-ce qu'on va faire de nous, pauvres petites femmes?...

Pendant les répliques suivantes, on entend battre la charge au loin.

MARIETTE.

Avez-vous du courage?

MARION.

Moi, je n'en ai guère.

NINETTE.

Moi, j'en ai un peu.

MARION.

Eh bien! alors, allez là, et dites-nous comment va la bataille.

Ninette remonte et regarde. — La charge se rapproche.

MANON.

Eh bien?...

NINETTE.

Je vois une colonne d'ennemis... Elle avance cette colonne, elle avance... les nôtres font bien ce qu'ils peuvent... ils tapent, ils tapent... mais ça n'y fait rien, les ennemis avancent toujours; dans un quart d'heure ils seront ici...

NINON.

Nous sommes perdus alors?

NINETTE, *redescendant.*

Ça m'en a tout l'air, nous sommes perdus!

LAMENTO

Roulement de tambour pendant tout le morceau.

CHŒUR

Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
On se bat, le tambour résonne,
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
Là-bas! là-bas! le canon tonne,
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous,
Si les nôtres ont le dessous?

NINON, NINETTE, MARION, MARIETTE.

Notre grâce, notre sourire,
Nos regards voilés à demi,
Ce sera donc, c'est triste à dire,
Ce sera donc pour l'ennemi.

REPRISE GÉNÉRALE

Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
Etc.

NINON, NINETTE, MARION, MARIETTE.

L'on se cogne, l'on se fracasse,
Nous, pauvrettes, nous attendons
Que le sort ait dit : pile ou face,
Pour savoir qui nous aimerons.

Ici un énorme coup de canon. Les femmes, qui étaient remontées, redescendent avec un grand cri et tombent toutes à genoux.

REPRISE ENSEMBLE, *piano.*

Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
On se bat, le tambour résonne,...
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous?
Là-bas! là-bas! le canon tonne,
Ah! mon Dieu! que deviendrons-nous
Si les nôtres ont le dessous?

MARION.

Chut... Écoutez... l'on vient...

NINON.

C'est l'ennemi.

MARIETTE.

Ce doit être l'ennemi... (Entrent Margot et Manon.) Non... ce sont les cantinières.

NINETTE.

Et la bataille?...

MARGOT.

Elle est gagnée...

NINON.

Comment?...

MANON.

Il ne s'en est fallu que de peu de chose, au moins... Au moment où les nôtres perdaient courage, un régiment que l'on n'attendait pas est arrivé à leur secours... Et il a si bravement donné, ce régiment, il s'est si bien battu, que la colonne ennemie a été écrasée, mise en miettes

NINETTE.

A la bonne heure!...

MARGOT.

Et savez-vous quel est ce régiment qui a décidé de la victoire?... C'est le régiment de Parthenay. Et savez-vous qui le commandait ce régiment? c'est le duc de Parthenay en personne... un soldat de dix-huit ans...

Cris dans la coulisse. Vive le colonel, vive le colonel!

MANON.

Entendez-vous, il vient... on l'entoure, on le félicite, on l'acclame...

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE DUC, Les Dragons de Parthenay, puis MONTLANDRY.

CHŒUR

Victoire! victoire!
Et vivat pour ce coup d'essai,
Il s'est vraiment couvert de gloire,
Le régiment de Parthenay,
Victoire! victoire!

Entre au milieu des acclamations le petit duc en tenue de combat. On le félicite.

LE DUC, la tête perdue.

I

La guerre, c'est donc ça la guerre,
J'ai fait mon premier pas,
Mon premier pas dans la carrière...
Et pas mal, n'est-ce pas?
Ah! mes amis, le cœur, la tête,
Tout danse là-dedans,
Une bataille... quelle fête!
Quand on a dix-huit ans.
Colonne en avant, quatre à quatre!
Le clairon sonne, on va charger!
Ah! que c'est gentil de se battre!
Que c'est amusant le danger!

II

Dans le fond, je dois vous le dire,
J'avais quelque frayeur.
Si mes soldats allaient sourire,
Si j'allais avoir peur,
Moi leur colonel! quel scandale!
Que dirait-on de moi?

Mais baste... à la première balle
Au diable mon effroi!...
Colonne en avant, quatre à quatre!
Le clairon sonne, on va charger!
Ah! que c'est gentil de se battre!
Que c'est amusant le danger!

Paraît Montlandry.

MONTLANDRY.

Mon colonel.

LE DUC.

Venez, monsieur de Montlandry, venez... Voici mon maître, messieurs; j'ai essayé tout à l'heure de me rappeler les leçons qu'il m'avait données... mais le professeur en sait plus que l'élève, et il s'est mieux battu que moi.

MONTLANDRY.

Mieux que vous...

LE DUC.

Oh! oui.

MONTLANDRY.

Si nous avions le temps, mon colonel, je vous prouverais bien que vous avez tort, mais nous n'avons pas le temps... le général demande à vous voir. On va vous conduire près de lui.

LE DUC.

Le général... j'y vais... Mais avant, dites-moi... ce que je viens de voir, c'est bien une bataille?...

MONTLANDRY.

Sans doute...

LE DUC.

Ce n'est pas un engagement, ce n'est pas une escarmouche, c'est une bataille?...

MONTLANDRY.

Mais certainement, mon colonel. C'est une bataille... une vraie bataille...

LE DUC, *avec enthousiasme.*

Une bataille!... une vraie bataille!... j'ai vu une vraie bataille... allons trouver le général...

Il sort.

REPRISE DU CHŒUR

Victoire, victoire!
Etc...

Pendant la reprise de ce chœur, on a dressé la tente du colonel et Bernard met en ordre le mobilier de la tente : un petit lit de camp recouvert d'un manteau, deux escabeaux et un tambour. Bernard met le couvert sur ce tambour ; une assiette, un gobelet, etc.

SCÈNE V

MONTLANDRY, OFFICIERS DU RÉGIMENT.

MONTLANDRY.

Voici la tente du colonel, messieurs... c'est ici que nous allons camper. Et Frimousse, au fait, qui est-ce qui me donnera des nouvelles de mon ami Frimousse?...

NAVAILLES.

Nous pouvons vous en donner, nous l'avons aperçu tout à l'heure...

MONTLANDRY.

En bonne santé?...

MÉRIGNAC.

En bonne santé

MONTLANDRY.

Et où ça, l'avez-vous aperçu?... dans un fossé où il se cachait?...

NAVAILLES.

Mais pas du tout, je l'ai vu au quartier-général. On était en train de le féliciter chaleureusement...

MONTLANDRY.

On félicitait Frimousse!...

MONTCHEVRIER.

Il a fait, à ce qu'il paraît, quelque chose d'héroïque...

MONTLANDRY.

Frimousse?...

CHAMPVALLON.

Oui...

Paraît Frimousse au fond, moitié précepteur, moitié soldat. Un panache énorme sur son chapeau, une cuirasse, une longue rapière au côté, l'air très-animé.

MONTLANDRY.

Mon Frimousse, notre Frimousse a fait quelque chose d'héroïque?...

NAVAILLES.

Il paraît...

MONTLANDRY.

Allons donc... c'est impossible...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRIMOUSSE.

FRIMOUSSE, redescendant, avec fierté.

Et pourquoi, s'il vous plaît... pourquoi n'aurais-je pas fait quelque chose d'héroïque ?...

MONTLANDRY, en riant.

Mais parce que...

FRIMOUSSE.

Parce que quoi, monsieur, parce que quoi?...

MONTLANDRY.

Ne vous fâchez pas, Frimousse, et dites-nous ce que vous avez fait...

FRIMOUSSE.

Ce que j'ai fait?

MONTLANDRY.

Oui...

FRIMOUSSE.

J'ai fait trois cent cinquante prisonniers à moi tout seul...

NAVAILLES.

Oh!

FRIMOUSSE.

Cela vous suffit-il, monsieur? Trouvez-vous que cela soit suffisamment héroïque?

MONTLANDRY.

Assurément. Mais comment vous y êtes-vous pris pour faire trois cent cinquante prisonniers à vous tout seul?

FRIMOUSSE.

Je ne l'ai pas fait exprès.

MONTLANDRY.

A la bonne heure!

FRIMOUSSE.

Je serai franc... Quand j'ai vu que l'on allait se battre, ma première idée a été de me dérober à la bataille... j'ai mis mon Virgile sous mon bras et je me suis dirigé vers les saules...

MONTLANDRY.

Comme Galathée...

FRIMOUSSE.

Oui, comme Galathée... avec cette différence pourtant que, tout en fuyant vers les saules, Galathée désirait être vue, tandis que moi j'aurais voulu ne pas l'être... Malheureusement, mon élève a de bons yeux... et il m'a aperçu... et comme il m'en veut toujours, mon élève, à cause des pensums que je lui ai administrés autrefois, il a dépêché vers moi deux grands diables de dragons qui m'ont rattrapé. J'ai essayé de résister, mais, malgré ma résistance, ces deux grands diables de dragons m'ont campé sur un grand diable de cheval... Ce grand diable perd la tête, se met à courir sans savoir où. Nous entrons dans un village occupé par l'ennemi... en entendant le galop de mon cheval, les ennemis ont peur, prennent la fuite et tombent dans un régiment français. On les prend,et comme je galopais derrière eux il s'est trouvé que c'est moi qui les avais pris. Voilà!

MONTLANDRY.

Mes compliments, mon cher Frimousse, vous voilà brave maintenant.

FRIMOUSSE.

Mon Dieu, oui... me voilà brave... Et il y a longtemps que j'aurais commencé si j'avais su que ce n'était pas plus difficile que ça.. Dites donc, Montlandry?...

MONTLANDRY.

Quoi?

FRIMOUSSE.

J'ai une proposition à vous faire... Cette ville que notre armée assiége depuis un mois...

MONTLANDRY.

Eh bien?

FRIMOUSSE, héroïque.

Voulez-vous que nous allions la prendre à nous deux...

MONTLANDRY.

Il est déchaîné...

FRIMOUSSE.

Allons-y, mon petit Montlandry..: allons-y... D'abord si vous n'y venez pas avec moi, j'irai tout seul.

MONTLANDRY.

Voulez-vous bien vous tenir tranquille!

FRIMOUSSE, avec exaltation.

Me tenir tranquille, mille couleuvrines!... Mais certainement non, je ne veux pas me tenir tranquille... (Brandissant son épée.) Par le sang! par la mort!

Entre le duc. Le jour commence à baisser pendant cette scène.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MONTLANDRY.

C'est Frimousse, mon colonel... il veut à toute force aller se battre...

NAVAILLES.

Il n'y a pas moyen de le retenir.

LE DUC.

Il ne suffit pas d'être brave, monsieur Frimousse, il faut savoir obéir. Remettez votre épée au fourreau.

FRIMOUSSE.

Je le veux bien, mais...

LE DUC, sévèrement.

J'ai vu le général, messieurs... il m'a chargé de vous dire que le régiment avait fait son devoir et même un peu plus que son devoir. Voilà pour les soldats, mais quant aux officiers...

MONTLANDRY.

Les officiers...

LE DUC.

On est très-content de leur courage, aux officiers, très-content, très-content... mais il paraît que ce matin ils étaient en train de boire et de chanter avec de jolies personnes, et qu'à cause de cela ils ont failli se laisser prendre...

MONTLANDRY.

Hum...

LE DUC.

Pour que cela n'arrive pas une seconde fois, il a été décidé que tout officier surpris avec une jolie personne serait puni de la façon la plus sévère...

FRIMOUSSE.

C'est bien dur...

LE DUC.

Vous dites?...

FRIMOUSSE.

Je dis que lorsqu'un brave soldat a fait son devoir, il est bien dur de l'empêcher...

LE DUC.

Il ne suffit pas d'être brave, monsieur Frimousse, il faut aussi ne pas être trop libertin.

FRIMOUSSE, au petit duc.

Vous me ferez cinq cents vers... (Rires.) Oh! pardon, mon colonel...

LE DUC.

Veillez sur vous, vous m'avez entendu, messieurs... je n'ai plus qu'à vous souhaiter le bonsoir.

MONTCHEVRIER.

Et le mot d'ordre?...

LE DUC.

Le mot d'ordre!...

MONTLANDRY

Oui, mon colonel, c'est vous qui devez nous le donner.

LE DUC, enchanté.

Le mot d'ordre... c'est moi qui donne le mot d'ordre... C'est amusant la guerre !...

MONTLANDRY.

Eh bien, mon colonel...

LE DUC.

Eh bien, mais, après ce que je viens de vous dire, il est tout indiqué le mot d'ordre... Le mot d'ordre, c'est : pas de femmes...

MORCEAU D'ENSEMBLE

LE DUC.

Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Pas de femmes !

LE DUC.

Eh! oui, c'est tant pis pour ces dames,
Mais le mot d'ordre est bien formel :
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Est-ce bien vrai, mon colonel,
Pas de femmes?

LE DUC.

Tel est l'ordre du général,
Pas de femmes!...

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!...

LE DUC.

De là, dit-il, vient tout le mal.
Pas de femmes!...

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!...

LE DUC.

On les aime, on leur fait la cour,
On ne songe plus qu'à l'amour.
Oh! les femmes!

LES OFFICIERS.

Oh! les femmes!

LE DUC.

Puis un beau jour on est surpris
D'être battus et d'être pris.
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

Pas de femmes!

LE DUC.

Eh! oui, c'est tant pis pour ces dames,
Mais le mot d'ordre est bien formel :
Pas de femmes!

LES OFFICIERS.

C'est entendu, mon colonel,
Pas de femmes!

TOUT LE MONDE.

Pas de femmes!

Longue ritournelle. Les officiers saluent le petit duc et sortent.

SCÈNE VIII

LE PETIT DUC, BERNARD.

Le petit duc entre dans sa tente. Bernard le suit. Le petit duc passe l'inspection de son logis et de son mobilier. — Pendant ce temps la ritournelle continue et on entend répéter au loin dans la coulisse le mot d'ordre : Pas de femmes! pas de femmes! — Le petit duc retire son épée et la donne à Bernard.

BERNARD.

La cuirasse maintenant, mon colonel.

Il déboucle et enlève la cuirasse du petit duc.

LE DUC, lui montrant quelque chose sur la cuirasse.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BERNARD.

Ça, mon colonel, c'est la trace des balles...

LE DUC.

Des balles...

BERNARD.

Oui, mon colonel... C'est la trace des balles qui se sont aplaties sur votre cuirasse...

LE DUC.

Des balles? Tu es bien sûr que ce sont des balles, de vraies balles?

BERNARD.

Mais oui, mon colonel, j'en suis bien sûr.

LE DUC, embrassant sa cuirasse.

Ah! c'est amusant, la guerre! C'est mon lit, ça?

BERNARD.

Oui, mon colonel. J'aurais bien fait la couverture, mais comme il n'y a pas de couverture...

LE DUC.

C'est une raison...

BERNARD.

Par exemple, si mon colonel a envie de souper avant de s'endormir, voilà. Son souper est servi.

LE DUC.

Sur un tambour?

BERNARD.

Oui, mon colonel. Mon colonel n'a plus besoin de moi?

LE DUC.

Non, je te remercie.

BERNARD.

Bonne nuit alors, mon colonel.

LE DUC.

Bonne nuit, Bernard, bonne nuit!

Bernard sort de la tente.

BERNARD, en s'en allant.

Pas de femmes!... pour les officiers, c'est possible, mais pour les brosseurs...

La nuit est venue, mais une nuit très-claire, une nuit d'été.

SCÈNE IX

LE DUC.

Souper?... Est-ce que j'ai envie de souper?... Ma foi non, c'est ennuyeux de souper seul... Il avait raison ce Frimousse... il est bien dur quand un soldat a fait son devoir,... il est bien dur de l'empêcher... Ah! si ma femme était là!... Ma femme!... Qu'est-ce qu'elle fait maintenant... ma petite femme?... Elle s'endort sans doute... elle s'endort en pensant à moi, comme je vais, moi, m'endormir en pensant à elle... (Il s'est étendu sur son lit de camp.) Blanche, ma femme... En avant!... C'est bien une bataille, une vraie bataille... Blanche, mon amour... ma petite Blanchette adorée... (Il s'endort. — Au bout de quelques secondes on entend des cris, un coup de feu. Le petit duc se lève brusquement.) Qu'est-ce que c'est que ça?

Il sort de la tente. A peine en est-il sorti qu'une femme s'y glisse sans être aperçue. Entrent en scène Montlandry, Frimousse, les officiers.

SCÈNE X

LE DUC, MONTLANDRY, FRIMOUSSE, OFFICIERS, LA DUCHESSE, dans la tente.

LE DUC.

Qu'est-ce qui arrive? On nous attaque?...

MONTLANDRY.

Non, mon colonel. On a aperçu une ombre, on a crié qui vive? L'ombre n'a pas répondu, alors on a tiré...

LE DUC.

Où est-elle passée, cette ombre?

MONTCHEVRIER.

Nous ne savons pas, nous cherchons...

MONTLANDRY.

C'est une femme peut-être... Quelque Bradamante qui aura entendu parler des exploits de M. Frimousse...

FRIMOUSSE, toujours très-animé.

Vous croyez. Où peut-elle être?

NAVAILLES.

Si elle s'était glissée dans la tente du colonel?...

LE DUC.

Par exemple...

Il va regarder, il reconnaît sa femme. — Petit jeu de scène.

MONTLANDRY.

Eh bien!...

LE DUC.

Eh bien! il n'y a personne... Je vous assure, messieurs, qu'il n'y a personne... on se sera trompé... Bonsoir, messieurs, bonsoir.

MONTLANDRY.

Bonsoir, mon colonel.

FRIMOUSSE, sortant le dernier.

Bradamante... L'Arioste .. Per la scala del balcone...

Tous sortent. Le petit duc les regarde partir.

SCÈNE XI

LE DUC, LA DUCHESSE.

Dès qu'ils ont tous disparu, le petit duc rentre dans la tente.

LE DUC.

Comment, c'est toi!

LA DUCHESSE, se laissant aller dans ses bras.

Eh bien! oui... c'est moi...

LE DUC.

Toi, ici... dans mes bras...

LA DUCHESSE.

Oui... moi... c'est moi...

LE DUC.

La supérieure s'est laissé attendrir... Elle t'a permis...

LA DUCHESSE.

Oh! non, elle ne m'a rien permis du tout, la supérieure...

LE DUC.

Mais alors, comment se fait-il?...

LA DUCHESSE.

Je me suis sauvée pour courir après toi... Voilà comment il se fait... Écoute-moi un peu, je vais te raconter ça...

LE DUC.

J'écoute!...

LA DUCHESSE.

Le soir du jour où tu avais pris le couvent d'assaut, la supérieure qui se méfiait, a ordonné que l'on dressât pour moi un lit dans sa propre chambre... Or, il faut te dire que tous les soirs... on a l'habitude... Tu écoutes toujours...

Le duc est en train d'embrasser les mains de sa femme.

LE DUC.

Je crois bien que j'écoute...

LA DUCHESSE.

C'est que tu n'as pas l'air... Tous les soirs donc, après la prière, on a l'habitude d'apporter à la directrice les clefs de toutes les portes... (Au duc qui lui embrasse encore les mains.) Tu écoutes toujours...

LE DUC.

Je crois bien que j'écoute.

LA DUCHESSE, continuant.

Les clefs de toutes les portes du pensionnat... La sous-maîtresse les apporta, ces clefs. Au bout d'une demi-heure la supérieure dormait, mais moi je ne dormais pas. Je me levai... je me rhabillai bien doucement, je pris les clefs, j'ouvris les portes, toutes les portes... et au bout d'un quart d'heure j'étais en pleine campagne...

LE DUC.

Toute seule?

LA DUCHESSE.

Oui, toute seule, et la nuit était d'un noir... mais que m'importait la nuit?... Que m'importait le danger? Je marchai devant moi, je marchai, demandant à tous ceux que je rencontrais, où était ton régiment, où tu étais toi... On me répondait et je continuais de marcher... A pied, en carriole, est-ce que je sais?... Ne me demande

pas comment j'ai fini par arriver, je ne pourrais pas te le dire... Mais qu'est-ce que ça fait?... l'important, c'est que je suis arrivée... c'est que je suis là dans tes bras.. mon mari, mon cher petit mari...

LE DUC.

Ma chère petite femme...

LA DUCHESSE.

Là, maintenant prends-moi par le bras et conduis-moi chez toi.

LE DUC.

Chez moi?

LA DUCHESSE.

Sans doute.

LE DUC.

Mais c'est ici, chez moi..

LA DUCHESSE.

Comment, c'est là que tu demeures?...

LE DUC.

Eh oui...

LA DUCHESSE.

Est-il possible!... un méchant petit lit, deux escabeaux ..

LE DUC.

Oui, deux escabeaux... dont l'un ne vaut pas grand' chose, tiens... il a eu une patte cassée à la bataille...

DUO

LA DUCHESSE.

Décidément, mon cher mari,
Vous êtes mal logé...

LE DUC.

Que voulez-vous, ma chère?
C'est la misère!

LA DUCHESSE.

La misère ?

LE DUC.

La misère !

LA DUCHESSE.

Il faut en prendre son parti,
A la guerre comme à la guerre !

ENSEMBLE

Il faut la braver, la misère,
A la guerre comme à la guerre !

LE DUC.

I

Te souvient-il, ô ma duchesse !
Qu'au temps jadis, tous deux nous avons eu
Tout ce que donne la richesse,
Le nécessaire avec le superflu ?

LA DUCHESSE.

Maintenant nous n'avons plus rien.

LE DUC.

Plus rien, plus rien !
Mais cela nous est bien égal,
Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien quand on est mal !

ENSEMBLE

Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien quand on est mal !

LE DUC.

II

Notre fortune est bien réduite,
Vois le palais que t'offre ton époux.

Pour y tenir deux, ma petite,
Il te faudra t'asseoir sur mes deux genoux.

LA DUCHESSE.

Pauvre ami, nous n'avons plus rien.

LE DUC.

Plus rien, plus rien !
Mais cela nous est bien égal,
Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien quand on est mal !

ENSEMBLE

Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien !
Ah ! qu'on est bien quand on est mal !

LE DUC.

Et maintenant, la mignonnette,
Si nous soupions.

LA DUCHESSE.

Je le veux bien.

LE DUC.

Morbleu ! nous n'avons qu'une assiette.

Ils s'asseoient sur deux escabeaux près du tambour.

LA DUCHESSE.

Pas plus ?

LE DUC.

Pas plus.

LA DUCHESSE.

Ça ne fait rien.

LE DUC.

Mangeons gentiment,
Mangeons bravement,
Mangeons tous les deux dans la même assiette.

ENSEMBLE

Mangeons gentiment,
Mangeons bravement,
Mangeons tous les deux dans la même assiette.

LE DUC.

Après avoir mangé, ma chère,
Il faut boire.

LA DUCHESSE.

Je le veux bien.

LE DUC.

Sacrebleu ! nous n'avons qu'un verre.

LA DUCHESSE.

Un seul?

LE DUC.

Un seul !

LA DUCHESSE.

Ça ne fait rien.

LE DUC.

Buvons gentiment,
Buvons bravement,
Buvons tous les deux dans le même verre.

ENSEMBLE

Buvons gentiment,
Buvons bravement,
Buvons tous les deux dans le même verre.

Le duc embrasse la duchesse.

LA DUCHESSE.

Eh bien, que fais-tu?

LE DUC.

Tu vois, je t'embrasse.
T'embrasse,
T'embrasse,

Et te réembrasse.

Après l'avoir embrassée une dixaine de fois.

Nous avions bien tort de nous tracasser
Et de regretter le manque d'espace,
Quand pour tout de bon on veut s'embrasser,
C'est vraiment gentil d'avoir peu de place.

ENSEMBLE

Quand pour tout de bon on veut s'embrasser,
C'est vraiment gentil d'avoir peu de place.

Au moment où le duc et la duchesse forment un petit groupe très-tendre, on entend au loin, joué piano, le motif : Pas de femmes.

LE DUC.

Prends garde... Tais-toi !
Reste près de moi,
Mais tais-toi !
C'est une patrouille qui passe.

Le motif s'est rapproché et la patrouille entre en scène pendant ce temps.

LA PATROUILLE.

Pas de femmes !
Ce sera tant pis pour ces dames,
Mais le mot d'ordre est bien formel:
Pas de femmes !
Ainsi le veut le colonel,
Pas de femmes.

LA DUCHESSE, riant.

Pas de femmes !

LE DUC, riant.

Pas de femmes!

LA DUCHESSE.

Et par ton ordre ?

LE DUC, riant.

Oui, ma foi.

L'ordre est formel...

Il l'embrasse.

Et l'ordre vient de moi.

Il la réembrasse.

LA PATROUILLE, s'arrêtant au bruit des baisers.

Mais on s'embrasse là-dedans.

LE DUC et LA DUCHESSE.

Chut! taisons-nous, soyons prudents.

LA PATROUILLE, au brigadier.

Oui, l'on s'embrasse, écoutez bien,
Entendez-vous?

LE BRIGADIER, qui se colle l'oreille contre la tente.

Je n'entends rien,
Rien, rien, rien.

TOUS.

Rien, rien, rien.

La patrouille s'éloigne et sort de scène en reprenant le chœur :

Pas de femmes,
Etc.

Le chœur va s'éloignant et se perdant dans la coulisse pendant que le duc et la duchesse reprennent piano piano.

LE DUC et LA DUCHESSE.

Malgré la patrouille qui passe,
Embrassons-nous,
Mais taisons-nous,
Et jusqu'au jour,
Parlons d'amour.

Le duo doit finir doucement, langoureusement, dans un murmure. Les deux motifs : Parlons d'amour et pas de femmes, se mêlent, se confondent et s'éteignent en même temps. Après le duo, appel de clairons, roulement de tambours au dehors. C'est le boute-selle. On entend le cri : Aux armes! aux armes!

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DUC.

Une alerte.,. Quelque attaque de nuit. Tu vas te trouver au milieu de la bataille.

LA DUCHESSE.

Ah! comme j'aurais peur si je n'étais pas avec toi, comme j'aurais peur; mais avec toi je n'ai pas peur du tout.

Bernard entre précipitamment et court à la tente.

BERNARD.

Mon colonel, mon colonel...

LE DUC.

N'entre pas, je te défends d'entrer.

BERNARD.

Mais, mon colonel, il faut que je vous aide...

LE DUC.

Va-t'en, je n'ai pas besoin de toi, va-t'en, va-t'en.

BERNARD.

Mais qu'est-ce qu'il a, mon colonel?...

Nouvel appel de clairons au dehors. — Le régiment entre en scène. Pendant ce temps, aidé par sa femme, le petit duc a rebouclé son ceinturon. Le régiment est entré en scène. Le petit duc va se mettre à la tête du régiment. La duchesse reste sous la tente.

SCÈNE XII

Les Mêmes, MONTLANDRY, FRIMOUSSE.

MONTLANDRY.

Pardonnez-moi, mon colonel, mais de la part du général, je suis obligé de vous demander votre épée.

LE DUC.

Mon épée...

MONTLANDRY.

Oui, vous avez désobéi à l'ordre... vous savez : Pas de femmes ! (Il va droit à la tente, et s'adressant à la duchesse.) Venez, madame.

La duchesse sort de la tente.

LA DUCHESSE.

Comment ! c'est vous, monsieur de Montlandry, vous que mon mari aime tant...

MONTLANDRY.

Et il a bien raison de m'aimer. N'ayez pas peur, madame la duchesse, vous ne tarderez pas à voir qu'il a bien raison de m'aimer. Et maintenant, mon colonel, rendez-moi votre épée.

COUPLETS

LE DUC.

I

Mon épée ! ah ! l'ordre est sévère,
Mais enfin, il faut obéir.

Tirant son épée. Il n'en reste plus qu'un tronçon.

Vous voyez qu'il n'en reste guère,
J'ai peu de chose à vous offrir,

Ma peine en est vraiment profonde,
Mais, telle qu'elle est, prenez-la,
Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a.

Il remet l'épée à Montlandry.

II

Quant à la pointe, je vous prie,
De vouloir bien vous en passer,
Sur une cuirasse ennemie
J'eus le grand tort de la casser.
La maladresse est sans seconde,
Mais enfin prenez toujours ça,
Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a.

MONTLANDRY.

Après le châtiment, la récompense. Vous avez désobéi, mais grâce à vous la bataille a été gagnée et la ville assiégée vient de se rendre.

FRIMOUSSE, héroïque.

Elle a bien fait... Sans ça...

MONTLANDRY.

L'on vous donne votre femme.

LE DUC.

Pour tout de bon?

MONTLANDRY.

Pour tout de bon. (Lui rendant son épée.) Et l'on vous charge d'aller — elle et vous — annoncer à Versailles que la bataille est gagnée.

LE DUC, à la duchesse.

Mais est-elle gagnée vraiment... la bataille?

LA DUCHESSE.

Dame, je l'espère...

LE DUC.

Attends, nous allons savoir ça tout de suite.

COUPLET, au public.

Ma femme n'est pas rassurée,
Je tremble moi, comme un peureux,
Et pourtant dans cette soirée
Nous avons fait de notre mieux.
C'est peu, va-t-on dire à la ronde,
Mais enfin prenez toujours ça,
Le plus bel officier du monde,
Ne peut donner que ce qu'il a.

TOUT LE MONDE.

Le plus bel officier du monde
Ne peut donner que ce qu'il a.

FIN

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

Paris. — Imprimerie Dumoutet.